

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (en 1^{re} ou de 15 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. 6 Mois: 18 fr. 1 Mois: 1 fr. 50
Étranger: Un An: 45 fr. 6 Mois: 23 fr. 1 Mois: 2 fr. 50
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les mandats en payement de 10 francs sont acceptés

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adressez toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL PARIS

SUR LE CHARNIER, par MAXIME DETHOMAS

*Guillaume II s'est rendu récemment
sur le front de Verdun. (Les journaux.)*



L'ŒIL DU MAÎTRE

Ayuntamiento de Madrid

Pour la propreté des villes

L'année dernière, un conseiller municipal, M. Ambroise Rendu, au nom de la population parisienne, signalait à l'Académie de Médecine les dangers que le chiffonnage, tel qu'il est encore pratiqué, fait courir à la santé publique.

La commission d'hygiène, consultée, mit la question à l'étude, et l'Académie de Médecine, ces jours derniers, entendait le rapport qui lui était soumis par un de ses membres, le docteur Robert Würtz.

Comme il fallait s'y attendre, ce rapport conclut à la suppression d'une industrie insalubre entre toutes. Et c'est non seulement dans l'intérêt général, mais aussi par sollicitude pour les chiffonniers que le docteur Würtz réclame une transformation radicale de leur métier. Car ils en meurent autant qu'ils en vivent. La tuberculose les décime.

Mais la tuberculose les décime-t-elle parce qu'ils exercent un métier malsain, ou bien parce qu'ils sont alcooliques, ou encore parce qu'ils habitent des taudis? J'ai vu disparaître la cité Doré, la cité Jeanne-d'Arc et d'autres cloaques du quartier de la Gare, véritables foyers d'épidémie. Je crois bien qu'il suffisait, bêtise ou non, d'avoir sa chambre dans ces antres pour y contracter les maladies auxquelles avaient succombé les précédents locataires.

Je ne dis point cela pour plaider une cause perdue, car la condamnation des chiffonniers-ramasseurs, vulgairement appelés *biffins*, me paraît inéluctable, tôt ou tard.

La dernière enquête sérieuse faite sur l'industrie du chiffon, à Paris, remonte à 1903, et le directeur de l'Office du travail, M. Arthur Fontaine, la présentait en ces termes au ministre du Commerce, qui était alors M. Georges Trouillot :

« Quelle que soit son importance numérique (5.000 à 6.000 travailleurs), cette population ouvrière est digne du plus grand intérêt, par son travail opiniâtre, son énergie et ses qualités morales. Aussi lorsque l'administration préfectorale, dans un but d'hygiène, réglementa l'enlèvement des ordures ménagères, les plus grandes précautions furent-elles prises pour que les intérêts de ces braves gens ne fussent pas lésés. »

On sait comment procédaient aujourd'hui les chiffonniers. Ils épargnent aux concierges, la plupart du temps, la peine de porter les poubelles sur le trottoir. Ces poubelles, les coureurs ou leurs commis en vident le contenu sur une toile, font leur choix, mettent dans un sac les produits recueillis et s'en vont plus loin. Passe ensuite le tombereau ou le camion automobile, qui ramasse ce qu'ils ont laissé.

Tout irait bien si la besogne était faite proprement; mais M. A. Rendu et avec lui M. Würtz, constatant la difficulté d'obtenir ce résultat, réclament l'abolition du triage devant les maisons et la fermeture hermétique des boîtes et des voitures, qui sèment autour d'elles une partie de leurs déchets. La manipulation des ordures ménagères n'aurait plus lieu qu'à l'usine, avant leur broyage et leur incinération.

La petite note sentimentale que faisait encore entendre M. Fontaine, dans sa préface à l'enquête de 1903, cette note, nous ne la retrouvons ni sous la plume de M. A. Rendu, ni sous celle de M. Würtz. Ils sont l'un et l'autre indifférents au sort des travailleurs du chiffon menacés de perdre leur gagne-pain. Leurs vicissitudes sont le fait de toutes les industries qui se transforment. Les chiffonniers, déjà sur le pavé, y seront un peu plus pendant quelque temps. Ils changeront de métier. Ils regretteront le leur, sans doute, à cause de l'indépendance relative qu'ils y trouvaient. La fabrique, l'atelier, l'usine, leur laisseront moins de liberté que l'état un peu sauvage où ils se complaisaient; mais la rareté de la main-d'œuvre après la guerre leur facilitera des travaux assez bien rétribués pour que la somme totale des salaires dépasse les quatre millions que rapporte le chiffonnage aux ouvriers intéressés.

Et puis, quoi! Ils doivent en prendre leur parti. C'est la rançon du progrès, et il n'est pas douteux qu'un progrès ne soit réalisé par l'acheminement le plus rapide et le plus discret des ordures ménagères vers l'usine assez éloignée où l'incinération les réduira en cendres.

Lucien Descaves.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

Ce que l'on dit

En attendant...

Chacun a son idéal, dans la vie, pour les relations qu'il voudrait se créer. Il y a des gens qui rêvent de connaître des actrices, d'autres des millionnaires, ou des peintres, ou des académiciens, ou des ministres. Moi, c'est encore différent : je voudrais connaître le licencié en théologie Daehring, prédicateur de la cour de Sa Majesté Guillaume II.

Ça doit être un pince-sans-rire peu ordinaire et joliment amusant en société! Il vient d'écrire, en effet, tout tranquillement : « Jamais il n'a été péché de façon plus infâme à l'égard d'un seul homme que sur le Golgotha. Jamais il n'a été péché de façon plus infâme à l'égard d'un peuple qu'aujourd'hui. Cet homme, c'était Jésus; ce peuple, c'est nous autres Allemands. »

« Le traitement que l'on fit subir à Jésus et la façon dont on agit à notre égard sont d'une ressemblance criante. »

Jésus, le fondateur d'une religion de paix et d'humanité! Jésus, qui, au Jardin des Oliviers, arrêté par les sbires de Pilate qui allaient le traîner au supplice, empêchait ses disciples de le défendre, et disait : « Celui qui frappe avec l'épée périra par l'épée! » Jésus assimilé aux massacreurs de Dinant, de Visé, de Senlis, aux incendiaires de Malines, de Louvain, de la cathédrale de Reims et du beffroi d'Arras! Les Allemands, par la bouche d'un prédicateur officiel, proclament qu'ils sont « l'imitation de Jésus-Christ »!

Je vous assure que je voudrais connaître cet homme-là! Sa conversation doit être savoureusement paradoxale.

Pierre Mille.

Il nous faut revenir sur l'affaire du goudron. Depuis plus d'un mois, la chaussée des Champs-Élysées enduit les pneus des autos, les roues des voitures et les souliers des promeneurs d'un cambouis indécrottable qui arrache le cuir, noircit les tapis, poisse les appartements pour une saison.

— Bienfaisant goudron! ripostent en souriant les hygiénistes. Grâce à lui, l'été passera sans poussière. Cela vaut bien quelques jours d'ennui.

Les hygiénistes sont de bonne foi. Mais ils se trompent. Nous n'avons pas que quelques jours d'ennui. Nous en avons pour tout l'été. Et si les hygiénistes se trompent, c'est que la Ville elle-même s'est trompée. Et comme elle est de bonne foi, elle aussi, on avoue à demi.

— Nous avons voulu faire une économie. Au lieu de couler le goudron à l'état bouillant, nous l'avons coulé tiède et avons passé dessus le fer chaud. Hélas! cela n'a pas produit le même effet. Plâtre dans l'eau ou eau sur le plâtre, ce n'est pas la même chose. Au lieu de s'infiltrer entre les pavés de bois, le goudron a « fait molleton ».

Faute avouée est à demi pardonnée. Pardonnons à la Ville. Mais que l'année prochaine elle fasse bouillir son goudron!

Il semble bien que la vigoureuse campagne menée dans toute la presse française contre les *mercantis* ait porté ses fruits.

De-ci de-là, on a rappelé, d'une manière énergique et péremptoire, les commerçants du front à une vague pudeur dans l'estimation des bénéfices permis.

Voilà de la bonne besogne et qui doit nous encourager à signaler à qui de droit un autre péril, celui des escrocs, grecs et bonneteurs... qui, eux, n'ont même pas l'excuse des *mercantis*, lesquels donnent du moins quelque chose en échange de beaucoup d'argent.

Les dévaliseurs de poilus se contentent de voler, sans compensation.

Dans nombre de formations de deuxième et troisième lignes, partout où les civils sont plus ou moins tolérés, d'habiles filous se sont installés. Dans les cafés ou simplement sur les talus des routes, ils exploitent la naïveté des braves poilus : « Un... deux... trois : où est l'as de carreau? Misez! pontez! faites vos jeux. »

Et, par cinq sous, par dix sous, s'envole l'argent de nos pauvres soldats, le petit mandat reçu la veille d'une maman qui s'est saignée aux quatre membres pour envoyer un petit billet bleu à son gars.

Il arrive bien que le poilu, comprenant enfin, mais

trop tard, décoche quelques coups de poing dans la figure sinistre de ces escrocs en rupture de champ de courses. Mais le misérable encaisse ce supplément... et ne rend pas l'argent.

Un coup de balai s'impose...

Il y a quelque temps, nous apprenions que le tennis venait d'être introduit à la cour archi-moderne de Tokio, et que « les officiers du Prince » se livraient gravement à ce sport en souliers à pointe retroussée et en robe d'apparat brodée de chimères d'or.

Les Japonais sont parfois excentriques... Oui, mais... les Parisiennes le sont aussi!

Les élégantes sportswomen d'un club parisien très select ne sont-elles pas en train de « japoniser » leur tennis, et ne lancent-elles pas la balle avec une raquette en forme d'éventail, « assortie » à leur costume de Samourais?

Elles ont revêtu le costume de Samourais pour que Paris ne fût point en retard sur Tokio : jouer, empêtré dans ces falbalas exotiques, constitue en effet, au point de vue sportif, un obstacle intéressant à vaincre...

Les Japonais l'ont vaincu! Les Parisiennes le vaincraient! Coopération des Alliés!

En attendant, nous nous étonnons à peine de voir rénnis des oripeaux de Samourais et des balles de tennis... parce que nous finissons par ne nous étonner de rien...

LA BICYCLETTE

Des Tuileries au Bois, tout Paris s'émerveille. Une large ligne verte, brillante sous le soleil, suit la voie goudronnée des Champs-Élysées, encercle l'Arc de pierre d'une bague chatoyante, et comme par un large estuaire coupé d'un banc de sable, va mourir dans la mer somptueuse du Bois, où tous les bourgeois sont éclos.

Peu d'autos, cette année, suivent la voie merveilleuse. Mais, la chaussée nette, les dernières pluies séchées, voici les « mouches », les bicyclettes.

Mais oui, elles réapparaissent. Comme au beau temps où l'on attendait, dans l'avenue des Acacias, le passage de M. Henri Rochefort et de sa suite. Pantalons à carreaux, mains gantées de blanc sur le guidon contourné, le panama ombrageant sa figure creuse, le marquis-à-la-houppe lançait la bicyclette.

Un prince de Chimay le croisait, casquette comme un jockey.

Les belles madames applaudissaient et M. de Genecourt, effaré, se demandait s'il devait hausser les épaules ou acquiescer à ce « progrès ».

Quand les dames de la « gentry » enfourchèrent l'instrument que Coppée dénomma « le Pégase d'acier » et Carnot « une manivelle », ce fut une belle affaire!

Le procès est depuis longtemps jugé et la mode des robes courtes tranche la question du costume. Ce sont les femmes du monde qui, aujourd'hui, donnent l'exemple. Hier matin, la comtesse C... et Mlle H..., de l'Opéra, pédalaient sous les acacias.

Les hommes y viendront, puisque nous avons vu, monté sur deux roues, la troisième dans l'œil, le sévère L. S. aristocratiser l'asphalte de la République. — MICHEL GEORGES-MICHEL.

Il y a quelques années, deux représentants du gouvernement de la République s'en furent remettre la croix du Mérite agricole à un octogénaire de Leuville-sur-Orge. Ils allaient bras dessus, bras dessous, le long des rives fleuries de l'Orge. Ils étaient joyeux. Mais voici qu'ils entendent les cloches du village sonner à toute volée. Est-ce pour eux? Trop d'honneur! Ils se sentent intimidés. Eh! quoi! Ils reconnaissent le tocsin! Le feu! Deux maisons brûlent à Leuville-sur-Orge!

Les représentants du gouvernement de la République fourrent le « Mérite agricole » dans leur poche, se mettent en bras de chemise, et se précipitent pour combattre le sinistre. L'un d'eux — futur directeur d'un théâtre subventionné — reçut de la municipalité reconnaissante le titre de « pompier honoraire ». L'autre, c'était... le général Galliéni.

Peut-être, malgré sa maladie, va-t-il sourire à ce souvenir lointain. Il jeta des seaux d'eau, abattit des cloisons à coups de hache, fit la part du feu, et sauva de l'incendie les habitants de Leuville-sur-Orge.

Bien petite répétition générale d'une grande tragédie!

En août 1914, c'étaient les Parisiens que le général Galliéni, dans une proclamation désormais historique, s'engageait à défendre jusqu'au bout contre le feu des canons allemands!

Le Veilleur.

LE FRONT DE PARIS

Les œufs de Pâques

Ma cousine Charlotte possède un fils, âgé de cinq à six ans, qui s'appelle Gérard et qui n'admet pas qu'on lui manque de parole. A une connaissance fort précise des anniversaires, fêtes et dates mémorables, il joint une longue mémoire et se rappelle impitoyablement toutes les promesses qu'on a pu lui faire ; si bien qu'il ne saurait être question ni de laisser passer Pâques ou la Trinité, ni Noël, ni aucun jour férié, sans lui apporter un cadeau, non plus que de ne pas remplir un engagement, quelconque vis-à-vis de lui.

Or, l'an passé, je lui avais donné un œuf de Pâques, non sans lui en laisser espérer un autre pour 1916 : et voilà que lundi j'arrive chez lui sans son œuf. L'ayant, hélas ! oublié totalement.

C'était une catastrophe. Charlotte elle-même se montra un peu vexée, s'il faut tout avouer. Quant à ce que Gérard me dit, ce fut court, mais affreux :

— Les Boches non plus, parrain, ne tiennent pas leur parole.

Je pâlis et me tus. J'étais coupable. Que faire ?... Soudain, une inspiration me saisit.

— Ecoute, Gérard, une idée !... Allons chercher ton œuf à la campagne.

A la campagne, ma foi, il fallait bien que ce fût au parc Monceaux ; jamais Charlotte ne m'eût confié ce marmot de six ans pour un voyage aux champs... Mais quoi ! à Paris, on prend ce que l'on trouve. Les arbres du parc Monceaux sont toujours des arbres, après tout, et les fleurs y chatoient tout à fait comme des fleurs : il n'y a là que l'herbe qui soit évidemment fautive.

A peine la grille passée : « Où est mon œuf ? » demanda impérieusement Gérard. Je lui fis signe de se taire et lui répondis : « Attends un peu, les œufs sont plus loin, avançons-nous sans trop de bruit, car il ne faudra pas les effrayer : tu n'ignores pas que les œufs de Pâques volent, dès qu'ils se trouvent dans les jardins.

— Et depuis quand volent-ils ainsi ?

— Depuis qu'on est en guerre. Ils vont au front, pour voir les soldats, les pères et les frères. Puis ils reviennent, et c'est à qui les attrape.

Nous allions cependant par les allées remplies d'une foule heureuse et d'enfants innombrables. Au coin d'une pelouse, enfin ! j'aperçus d'énormes et lourds pigeons bleuâtres, gras, nonchalants, si peu farouches qu'on les eût presque pris à la main. Ils volaient négligemment sous le nez des bambins, se portaient avec langueur d'un point à l'autre, un peu ivres de soleil, de bruit, de poussière, des parfums d'avril, de gazon frais tondu et de tout ce biscuit qu'on leur jetait.

— Tiens, Gérard, m'écriai-je, regarde les beaux, les gros œufs de Pâques ! Tu vois, ils sont vêtus de bleu horizon, eux aussi, pour aller au front. Ils ont pattes et ailes, comme des oiseaux, mais ce sont bel et bien des œufs de Pâques, des œufs descendus du grand ciel de Pâques en cette année de gloire !... Cours après : si tu as été très sage cette semaine, l'un d'eux se laissera saisir.

Gérard haussa dédaigneusement les épaules, j'aimais autant le dire. Et, certes, j'eusse été à tout jamais dépourvu du moindre prestige à ses yeux, si sa mère ne fût enfin survenue, en apportant un vrai œuf en chocolat qu'elle avait bien voulu aller chercher, de ma part, chez un confiseur illustre.

Gérard en rompit un morceau sans plus tarder. Le goût et le trouva bon. Pourtant, jetant aux pigeons un regard mélancolique, il dit :

— Ce n'est pas mauvais, ton vrai œuf... Mais l'aimais mieux les autres.

A six ans, Gérard est déjà idéaliste : il se prépare des chagrins. **Marcel Boulenger.**



M. LUZZATTI

Président de la délégation italienne qui doit prendre part à la Conférence Interparlementaire du Commerce. (Voir l'article page 10.)

La tentative de soulèvement de Dublin



Vue de Dublin

LONDRES, 25 avril. (Officiel). — Hier, à midi, un groupe considérable d'hommes, la plupart armés, appartenant à l'organisation politique dite *Sinn Féin* occupèrent une des principales places de Dublin appelée *Stephens Green*, s'emparèrent du bureau central des postes et télégraphes d'Irlande, coupèrent les fils des télégraphes et des téléphones, occupèrent les principales artères, Sackville Street, Abbey Street et la ligne des quais.

Les troupes arrivèrent de Curragh pendant la journée et on est maintenant maître de la situation.

Les pertes connues jusqu'à présent sont de 11 ou 12 tués, comprenant 2 agents de police, 2 volontaires loyalistes, 1 ou 2 soldats et 3 officiers ; 19 blessés environ, dont 6 volontaires loyalistes, 7 ou 8 soldats, 4 ou 5 officiers.

On ne sait rien de précis au sujet des pertes des *Sinn Féiners*.

On ne signale aucun trouble à Cork, Limerick,

La *Sinn Féin*, dont parle le communiqué, est une association politique qui professe la doctrine de l'opposition systématique et intransigeante au gouvernement anglais et réclame l'autonomie absolue de l'Irlande, sans liens d'aucune sorte avec l'Angleterre. Elle est, en d'autres termes, nettement séparatiste.

La propagande a déjà donné lieu à quelques manifestations anti-loyalistes, notamment au mois de mars dernier, et à quelques arrestations de meneurs.

Il n'est pas douteux que les Allemands se soient mis en rapport avec la *Sinn Féin*, comme ils ont tenté, dans tous les pays ennemis et même neutres, de gagner à leur cause les mécontents et les dissidents. Les espérances qu'ils établissaient sur les coopérations de cette nature ne leur ont d'ailleurs donné que des déceptions.

ENCORE !

Un avion allemand survole Porrentruy

C'est la quinzième fois que la neutralité suisse est violée par nos ennemis.

PORRENTUAY, 26 avril. — Ce matin mercredi, à 5 heures 25, un avion a survolé de nouveau la région de Porrentruy. Il a, tout d'abord, passé sur Buix-Boncourt, se dirigeant vers la France. Fortement canonné par l'artillerie française, il a rebroussé chemin et est rentré en Suisse. Il a été accueilli par le tir de nos soldats tout le long de la frontière, puis a évolué quelques instants sur Porrentruy, à une assez grande hauteur.

Plusieurs postes de garde ont tiré sur l'appareil, qui, bientôt, a disparu dans la direction de l'Alsace. La troupe fut très rapidement alarmée et toute la population de Porrentruy fut réveillée.

BERNE, 26 avril. (Communiqué de l'état-major de l'armée suisse). — Ce matin mercredi, à 5 h. 27, un biplan venant du nord, après avoir franchi notre frontière près de Fiercourt a survolé à une très grande hauteur Alle. Porrentruy et Bure. De là, il passa en France dans la direction de Villars-le-Sec. A 5 h. 45, il parvint au-dessus de Delle où il jeta quatre bombes ; puis à 5 h. 42, venant de Florimont, il repassa notre frontière survolant Lugnez et Bonfol et quitta définitivement notre territoire à 5 h. 45, se dirigeant sur Peterhouse. Nos troupes ont distingué nettement la croix de fer sous les ailes de l'appareil. La nationalité allemande de l'aviateur ne fait d'ailleurs aucun doute, attendu qu'il jeta des bombes sur Delle et que les Français le poursuivirent par un feu nourri sur tout le parcours de Delle à Courtelles. L'aviateur s'est tenu constamment à une hauteur entre 1.000 et 1.500 mètres.

Nos troupes ont dirigé sur lui un feu nourri, mais resté sans effet par suite de la hauteur.

Il importe de remarquer que cette atteinte portée à la neutralité du territoire suisse par les Allemands est la quinzième ; en effet, les excuses et les promesses présentées à la Confédération par M. de Romberg, lors de l'attentat de Porrentruy, étaient les quatorzièmes. Excuses sincères, promesses bien tenues !

Ayuntamiento de Madrid

Encore un raid de zeppelins sur l'Angleterre

LONDRES, 26 avril. — Le ministère de la Guerre communique la note suivante :

Hier soir, des dirigeables ennemis ont volé au-dessus des comtés d'Essex et de Kent. On en ignore le nombre, mais il ne semble pas cependant qu'ils aient été plus de quatre.

Nos canons spéciaux ont dirigé un feu violent sur ces dirigeables, et l'ennemi s'est retiré sans avoir obtenu aucun résultat.

La situation militaire

Les derniers communiqués ne signalent devant Verdun que le bombardement ordinaire, et d'ailleurs réciproque, qui, depuis deux mois, remplit les intervalles de l'action.

En revanche, des engagements assez vifs ont eu lieu sur d'autres points du front. En Lorraine, une forte attaque allemande a été repoussée dans la région de Badonvillers et a coûté à l'ennemi des pertes importantes.

Au nord de l'Aisne, nous avons élargi nos positions au sud du bois des Buttes, au point où une attaque de l'ennemi avait échoué le 17 mars.

Ce sont là des opérations locales qui ont leur importance : d'abord parce qu'elles tournent surtout à notre avantage, ensuite parce qu'elles manifestent une certaine tendance des deux partis à repartir de nouveau leur activité sur toute la ligne, au lieu de la concentrer sur l'unique champ de bataille de Verdun.

Il faut interpréter de la même façon la diversion que les Allemands viennent de tenter sur mer, assez malheureusement d'ailleurs, en envoyant devant Lowestoft une petite escadre qui a été aussitôt mise en fuite. Diversion sans intérêt militaire, uniquement destinée à rassurer une opinion qui s'inquiète, non sans motif, car l'arrêt de l'offensive contre Verdun coïncide fort mal à propos avec la prise de Trébizonde et l'humiliation de la note américaine.

Jean Villars.

COMBATS AÉRIENS

Un de nos avions-canon poursuit un zeppelin

(Officiel)

Hier matin, vers 3 heures, un de nos avions-canon, ayant attaqué un zeppelin au large de Zeebrugge, à 1.000 mètres d'altitude, a tiré sur lui dix-neuf obus incendiaires. Le zeppelin paraît avoir été touché. A la même heure, au large d'Ostende, un autre de nos avions-canon a tiré plusieurs projectiles sur un torpilleur allemand qu'il a atteint. Un de nos pilotes, à la suite d'un combat aérien, a abattu hier matin un fokker qui est tombé dans nos lignes, à proximité d'Hœville (nord de Lunéville); l'aviateur ennemi, blessé, a été fait prisonnier.

L'activité de nos aviateurs

(Officiel)

Un avion ennemi a atterri cette nuit dans nos lignes, aux environs de Rosières (Oise).

Les deux officiers qui le montaient ont été faits prisonniers.

Un avion ennemi, pris sous le feu de nos canons spéciaux, est tombé en flammes vers Bagatelle-Pavillon (nord du Four de Paris).

L'avion allemand tombé hier dans les lignes ennemies près de Vanquois et détruit par notre canon a été descendu par le sous-lieutenant Navarre. C'est le neuvième appareil ennemi abattu par ce pilote.

Dans la nuit du 25 au 26, nos avions de bombardement ont été particulièrement actifs dans la région de Verdun. Quatorze obus ont été jetés sur les parcs et bivouacs aux environs d'Elain; quatre sur des bivouacs près de Danvillers, six sur la gare de Brioules, quinze sur la gare de Conflans, six sur la gare de Pierrepont, six sur les aciéries de Jouff-Bomécourt, dix sur la gare de Mézières et deux sur Reims.

Dans la même nuit, notre aviation a également effectué de nombreuses opérations de bombardement dans la région de Roye: dix-huit obus ont été jetés sur un dépôt de munitions au sud de Viller-Carbonnel, où de fortes explosions ont été constatées; douze bombes ont été lancées sur le pont de Biaches et trente-huit obus sur les dépôts de Grémory et de Grumy (nord de Roye).

Dans la nuit du 25 au 26, un dirigeable allemand a lancé une douzaine de bombes sur la région d'Étaples, Bontin, Paris-Plage. Deux soldats anglais ont été légèrement blessés. Les dégâts matériels sont insignifiants.

Les dernières opérations des escadrilles aériennes anglaises

LONDRES, 26 avril. — Le secrétaire de l'Amirauté communique la note suivante:

Le 23 avril, au matin, malgré un temps très inclement, les hydravions ont exécuté une attaque aérienne contre l'aérodrome de l'ennemi, à Mariakerke.

Les appareils ont essuyé un feu violent, mais sont parvenus à rentrer indemnes; il semble que de bons résultats ont été obtenus.

Un de nos aéroplanes de combat a attaqué un aéroplane ennemi, le forçant à atterrir; l'appareil, lorsqu'il a été aperçu pour la dernière fois, était près du sol, désarmé.

Le 24 avril, au matin, une nouvelle attaque a été exécutée contre le même objectif, avec la coopération de nos alliés belges.

Un grand nombre de bombes ont été lancées; tous les appareils ont essuyé un feu violent, mais il n'y a eu aucune perte anglaise.

Les résultats obtenus semblent avoir été très satisfaisants.

Le 24 avril, également, un aéroplane anglais a attaqué un hydroplane ennemi, à 5 milles environ au large de Zeebrugge; le pilote ennemi fut tué; l'appareil tomba; l'observateur ennemi fut projeté hors de l'appareil alors que celui-ci était encore à 3.000 pieds d'altitude.

L'hydroplane ennemi s'abîma dans la mer et coula.

Pendant les opérations contre l'escadre de croiseurs superdreadnoughts allemands, qui apparut au large de la côte orientale le matin du 25 avril, deux zeppelins ont été poursuivis jusqu'à 60 milles au large par des aéroplanes de marine dépourvus de floteurs, qui ont lancé des bombes et des échelles, mais sans résultat sérieux apparent.

Un aéroplane et un hydroplane ont attaqué les navires allemands au large de Lowestoft, lançant de grosses bombes. Quatre sous-marins ennemis ont été également attaqués par un hydroplane anglais qui lança des bombes; l'appareil essuya un feu violent de la flotte ennemie, mais le pilote, quoique légèrement blessé, réussit à atterrir sans accident.

Nous avons le regret d'annoncer qu'un de nos pilotes manque; pendant la nuit des zeppelins il s'était élevé dans la nuit. D'après les rapports, il semble avoir attaqué un zeppelin au large de Lowestoft vers 1 h. 5 du matin. Depuis on est sans nouvelles de lui.

COMMUNIQUE OFFICIELS

du Mercredi 26 Avril (633^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Au nord de l'Aisne, au cours de l'attaque d'hier qui nous a permis d'enlever un petit bois au sud du bois des Buttes, nous avons fait 22 prisonniers non blessés, dont 1 officier et 7 sous-officiers.

Plusieurs reconnaissances ennemies, qui tentaient d'ahorder nos tranchées pendant la nuit, ont été dispersées par notre feu dans les secteurs de Paris et de Troyon.

A l'ouest de la Meuse, bombardement intense de nos positions du bois d'Avocourt et de nos premières lignes au nord de la cote 304.

A l'est de la Meuse, activité moyenne d'artillerie.

En Woëvre, l'ennemi a exécuté un bombardement avec des pièces de gros calibre sur Haudromont et Rouvaux.

Notre artillerie a énergiquement riposté.

Aucune action d'infanterie au cours de la nuit.

En Lorraine, l'ennemi a tenté un coup de main sur un de nos petits postes au nord d'Embermesnil; il a été repoussé avec des pertes.

Dans les Vosges, des reconnaissances allemandes ont été dispersées dans la région au sud de Celles-sur-Plaine.

De l'aveu même des prisonniers, l'attaque infructueuse lancée hier par l'ennemi sur nos positions de la Chapelotte lui a coûté des pertes très importantes.

VINGT-TROIS HEURES. — Au nord de l'Aisne, bombardement réciproque dans la région du bois des Buttes. Le nombre total des prisonniers fait par nous au cours de l'attaque d'hier se monte à 158, dont 4 officiers. Nous avons pris en outre deux mitrailleuses et un lance-bombes.

En Champagne, notre artillerie a exécuté des tirs de concentration sur les parcs ennemis de la vallée de la Dormoise.

En Argonne, grande activité de nos batteries sur les organisations allemandes de la cote 235, de Vauquois et du bois de Cheppy.

A l'ouest de la Meuse, bombardement violent des régions d'Avocourt, cote 304, Esnes et Montzéville. Quelques rafales d'artillerie dans le secteur du Mort-Homme.

A l'est de la Meuse et en Woëvre, activité moyenne des deux artilleries.

Une pièce allemande à longue portée a tiré ce matin dans la direction de Varangeville et Lunéville.

En Lorraine, une attaque allemande qui tentait de déboucher sur nos positions au nord de Senones a été arrêtée net par nos tirs de barrage. Plusieurs prisonniers, dont un officier, sont restés entre nos mains.

D'après des renseignements nouveaux, le chiffre des pertes allemandes subies au cours de l'attaque dirigée hier sur notre saillant de la Chapelotte doit être évalué à un millier d'hommes environ.

Le kaiser prend le commandement sur le front de Vilna

PÉTROGRAD, 26 avril. — Un officier allemand prisonnier a déclaré que l'ancien château de Vilna est préparé pour un séjour prolongé de Guillaume, qui, au dire du même prisonnier, commandera lui-même les prochaines opérations sur le front de Vilna.

L'arrivée du kaiser est attendue pour la fin du mois.

VITTEL

SAISON 1916

Ouverture le 25 mai

ÉLIXIR COMBIER

DELICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

CHAMPAGNE, Rue St-Augustin, n° 22

Ayuntamiento de Madrid

Comment le cabinet anglais espère encore éviter la conscription obligatoire

LONDRES, 26 avril. — Aux termes du communiqué relatif à la séance secrète de la Chambre des Communes, M. Asquith a exposé que le rendement du recrutement n'ayant pas donné jusqu'à ce jour les effectifs nécessaires à l'effort britannique voulu par la situation, le gouvernement s'est décidé à faire les trois propositions suivantes:

1^{re} Prolonger jusqu'à la fin de la guerre le service des hommes arrivés à l'expiration de leur service, et dont, conformément à la loi actuelle, le service ne peut être prolongé que d'une année;

2^{re} Donner à l'autorité militaire tous pouvoirs de recruter dans tous les corps où ils seraient nécessaires, les hommes enrôlés dans les bataillons territoriaux;

3^{re} Rendre immédiatement astreint au service militaire tout homme exempté dont le certificat d'exemption sera arrivé à expiration.

Dans la suite de ses déclarations, M. Asquith fait savoir que si, au bout de quatre semaines, se terminant le 27 mai, 50.000 de ces hommes n'ont pas été obtenus par engagements volontaires, le gouvernement demandera sans retard au Parlement le droit d'instituer la conscription.

Enfin, M. Asquith déclare que le gouvernement a décidé d'assurer l'aide matérielle aux hommes enrôlés, et il expose au Parlement l'économie du moratorium, qui permettra aux recrues mariées de faire face à leurs obligations civiles, notamment en ce qui concerne leurs loyers, leurs impôts et leurs primes d'assurances.

Un débat s'ensuit, auquel prennent part seize membres représentant tous les partis. Puis la Chambre s'ajourne pour se réunir aujourd'hui, à nouveau, dans les mêmes conditions.

LA TENSION GERMANO-AMERICAINE

Les concessions probables de l'Allemagne

NEW-YORK, 26 avril. — On assure que le gouvernement allemand a décidé de céder sur tous les points fixés par les Etats-Unis, et l'on assigne pour origine à cette rupture des propos de l'ambassadeur d'Allemagne qui aurait dit être en possession d'un avis de son gouvernement dans ce sens. Toutefois, ces bruits ne sont pas confirmés dans les milieux politiques.

Le chancelier retourne au quartier général

GENÈVE, 26 avril. — Les Dernières Nouvelles de Munich annoncent que M. de Bethmann-Hollweg va retourner au grand quartier général pour discuter, de nouveau, avec l'empereur, au sujet des termes de la réponse à faire à la note américaine.

La presse allemande continue ses menaces

Le Lokal Anzeiger, sous le titre: « Le sans du possible », dit que le cours de la guerre a montré ce qu'on risquait à méconnaître l'Allemagne et à nourrir des espoirs démesurés. Il pourrait en aller de même aux Etats-Unis.

Dans le Berliner Tageblatt, Théodore Wolff remarque qu'à l'inverse de ce qui s'est passé au début de la guerre les conférences se déroulent publiquement et que la responsabilité n'en pourra pas être rejetée de l'un à l'autre.

La presse nationaliste libérale, conservatrice, conformément à son attitude précédente, ne voit que très peu de chances d'accord dans le conflit actuel et s'explique maintenant avec une certaine réserve.

Seul, le comte Reventlow, dans la Deutsche Tages Zeitung, déclare qu'à son sens, l'attitude américaine n'est qu'un simple bluff.

La Tagliche Rundschau pense qu'avec la meilleure bonne volonté du monde une solution satisfaisante est impossible. « La guerre sous-marine aurait pu battre son plein depuis six semaines, l'intervention américaine nous rend maintenant la possibilité d'agir en toute liberté. »

Le second de l'Emden, repris, est amené à Toulon

TOULON, 26 avril. — Le commandant en second du croiseur allemand Emden, qui avait réussi à s'échapper de Malte où il était interné, a été repris en mer peu de temps après son évadement.

Il vient d'être amené à Toulon par un paquebot qui arrive d'Orient.

M. Venizelos seul candidat à Mytilène

ATHÈNES, 25 avril. — L'élection au siège vacant de Mytilène a été fixée au 7 mai.

M. Venizelos est seul candidat, aucun de ses adversaires n'ayant osé affronter la lutte contre l'ancien président du Conseil. (Radio.)

La kamelote alimentaire dénoncée par un doktor

Le conseiller intime, professeur Thoms, la plus grande autorité allemande en fait de nourriture chimique (la guerre a créé d'étranges célébrités en Allemagne) a fait une conférence à l'Institut pharmacologique de Berlin sur la nourriture en usage pendant cette époque troublée.

Il lança tout d'abord des invectives contre l'Angleterre qui par son blocus empêche le ravitaillement de l'empire et oblige la nation à substituer des produits chimiques aux mets naturels.

Cela a forcé le gouvernement à prendre de sévères mesures afin d'empêcher l'emploi de matières nuisibles dans la fabrication de ces produits.

C'est ainsi que l'Institut pharmacologique berlinois s'occupe d'analyser les échantillons prélevés des multitudes mises en vente par les commerçants.

On proposa avant de l'orateur, ces examens ont amené des découvertes très graves.

Sur 200 échantillons de lait examinés, cent étaient douteux et 55 étaient franchement nuisibles.

Le pain et les gâteaux contiennent de la féculé de pomme de terre dans la proportion de 75 0/0. Le beurre employé pour les gâteaux est de qualité inférieure et mauvaise.

Les produits chimiques sur lesquels on comptait pour remplacer la farine naturelle ont déçu tout espoir.

Même déconvenue en ce qui concerne les « remplaçants » du sucre et du miel.

« Nous ne pourrions jamais remplacer l'huile d'olive ou d'arachide, a dit le professeur Thoms. Nos recherches afin d'extraire l'huile des bouillottes et de la plus d'aboutir à rien. Je dois avouer le même insuccès pour les albuminoïdes. Les matières découvertes pour les remplacer ne sont pas nourrissantes. Aussi je ne saurais préconiser l'usage des œufs artificiels... »

Le professeur a terminé en conseillant à ses concitoyens de limiter leurs repas et d'habituer l'estomac à ne recevoir que le strict nécessaire.

La *Berliner Zeitung am Mittag*, dont nous avons extrait cet exposé navrant, oublie de dire l'accueil fait par le nombreux public aux conseils... réconfortants de la personnalité allemande la plus autorisée en fait de nourriture chimique.

G.-G. Z.

LE COMBAT NAVAL de Lowestoft

L'attaque dirigée par les Allemands contre Lowestoft est la quatrième, après celles du 3 novembre et du 16 décembre 1914 et du 24 janvier 1915. Cette-ci était sans utilité militaire et faisait partie des opérations spécifiquement germaniques qui ne visent qu'à la destruction pour la destruction.

Mais l'entreprise de mardi peut avoir été une reconnaissance en vue d'observer les précautions prises par les Anglais et la position de leurs forces. Elle était plus probablement encore une opération de filibusterie, comme dit le *Times*, en connexion avec les troubles fomentés en Irlande.

Les premiers renseignements sont complétés, en ce qui concerne l'état de l'escadre anglaise et la retraite de l'escadre allemande, par la dépêche suivante :

LONDRES, 26 AVRIL. — Le *Daily Times* publie les détails suivants sur le retour de l'escadre anglaise après le combat de Lowestoft :

Deux croiseurs légers portent des traces du combat. L'un d'eux, *Surfleur*, bien qu'aucune de ses parties vitales n'ait été touchée. Le dernier croiseur a débarqué quelques blessés.

Un destroyer, qui joua déjà un rôle important dans les combats de la mer du Nord, a reçu un obus dans sa chambre des machines; quatre hommes ont été ébouillantés.

Le total des pertes pour les navires ayant pris part au combat s'élève à 25 morts ou blessés.

On manque d'informations en ce qui concerne les navires ennemis, mais on croit qu'ils n'ont pas échappé sans dommage aux canonniers anglais.

ATTENTAT?...

Qui placa cette bombe? Mystère!

ATHEINES, 26 AVRIL. — Une bombe, placée à l'entrée de la cour de la légation de Bulgarie, a fait explosion à 13 heures, occasionnant des dégâts sans importance et faisant voler en éclats les vitres des maisons voisines.

Il n'y a aucune victime.

La porte et la grille extérieures étaient fermées au moment de l'explosion; l'attentat est enveloppé d'un mystère que la police travaille à éclaircir.

Aucune arrestation n'a encore été opérée.

La virulence et les méfaits du microbe de la "circulaire"

Militaires et civils en sont également atteints. Tous n'en périssent pas, mais tous en sont frappés, engourdis, congestionnés. La circulaire était déjà connue en temps de paix, cependant cette maladie était alors localisée dans le seul monde de l'administration. C'était une bonne petite maladie chronique qui ne faisait guère parler d'elle. Ses époques d'éclatation coïncidaient généralement soit avec les élections législatives soit avec l'arrivée d'un nouveau ministre. L'agent de propagation de la circulaire le plus caractérisé s'appelle « le ministre ». C'est surtout lorsqu'ils sont jeunes et nouveaux que « les ministres » produisent le plus de circulaires. Au bout de quelques mois de ministère, cet agent devient inoffensif et sa poussée « de circulaire » étant calmée, les bureaux peuvent goûter la sommeil. Le danger de la circulaire, c'est qu'elle produit une certaine agitation dans les bureaux, et à la faveur de cette agitation les bureaux troublent la quiétude des autres citoyens. La circulaire a, en outre, pour effet d'occasionner des dépenses inutiles ou de frapper de stérilité les efforts individuels.

La circulaire aigu engendre les « commissions d'examen », les « comités d'action » et les « commissions d'enquête ou de contrôle ». Elle fait naître les « états généraux » et les « états périodiques » en triple expédition, les *borderaux d'envoi* et les « accusés de réception ». Elle fait foisonner concurrentement avec ceux-ci les « notes », les « rapports », les « rappels » et les « deuxièmes rappels », les « memoranda », les « ampliations » et les « certitudes conforme ».

La circulaire est ou urgente ou extrêmement urgente. Parfois elle parvient au destinataire après la date qu'elle fixe elle-même comme dernier délai de réponse.

Depuis le début de la guerre, la circulaire qui était à l'état latent est passée à l'état épidémique aigu.

Tous ceux qui possèdent une parcelle du pouvoir public abusent de la circulaire. C'est à la circulaire que nous devons la crise du papier. Avant les hostilités, les ministres seuls et quelquefois les préfets usaient de la circulaire. Aujourd'hui, elle est une arme redoutable de désorganisation aux mains des ministres, des sous-secrétaires d'Etat, des directeurs, des contrôleurs, des préfets, des sous-préfets, des intendants, des sous-intendants, des contrôleurs chefs, des inspecteurs des finances, d'Académie, primaires et généraux. La circulaire, pensée universelle, s'est introduite partout. Elle énerve et brise les initiatives, nivelle les activités et les énergies, fait perdre le temps et sert à établir des statistiques et des prévisions fausses. Croit-on que nos paysannes héroïques ont besoin d'une circulaire de M. le directeur de l'Agriculture pour savoir comment cultiver leur champ ? Enfin la circulaire dévore plus de papier que deux grands journaux.

En effet, la moyenne des circulaires reçues par un préfet est de cinq à six par jour. Le préfet les fait tirer à la machine et les expédie aux maires, qui ne les lisent pas. Il y a en France, Algérie et colonies, quarante mille communes, ce qui fait (avec les bureaux) environ 45.000 feuilles de papier multipliées par cinq, soit 225.000 feuilles par jour et 6.750.000 par mois. Voilà pour l'intérieur. L'Instruction publique envoie dix circulaires au moins par mois, soit 45.000 x 10 = 450.000. L'armée envoie au moins dix fois plus de circulaires que l'intérieur (circulaires aux dépôts, à l'intendance, au ravitaillement, au service de santé, aux usines, etc.), soit 60.750.000 feuilles par mois. Les Postes et les Travaux publics, les Colonies, le Travail en envoient à peu près autant que l'intérieur, soit 7.000.000 environ par mois.

Ce qui fait un total de 71.200.000 feuilles de circulaires par mois.

Je suis au-dessous de la vérité. Ajoutez à chaque feuille un *borderau d'envoi*, vous arrivez à 150 millions de feuilles.

Supposons que chaque feuille exige un état avec son *borderau*, cela fait 300 millions de feuilles (en supposant, ce qui est rare, que l'état n'ait qu'une feuille) en plus, et nous voilà à 450 millions de feuilles de papier.

Enfin, trois sur six au moins de ces circulaires exigent un rapport de dix pages des chefs de service, soit au moins 450 millions de feuilles par mois.

Avec les minutes, les procès verbaux, les *memoranda*, etc., nous atteindrons facilement le total d'un milliard de feuilles de papier employées par mois par nos diverses administrations, en dehors des registres et de tout le papier dont se sert le public pour écrire aux dites administrations (sans compter également le service des allocations).

A deux grammes la feuille, cela fait deux millions de kilogrammes de papier par mois.

M. LEBUREAU (d'occasion).

Ayuntamiento de Madrid

EXTRAIT AUTHENTIQUE DU CARNET D'UNE INFIRMIERE

La vision

Dix heures du soir. La grande salle Sainte-Marthe est silencieuse : d'un bec de gaz en veilleuse tombe sur quelques lits une lueur discrète qui laisse dans l'ombre la longue perspective des deux rangées de couchettes.

Les blessés réveillent à moitié éveillés : les nuits sont longues pour eux, ils ne s'endorment pas vite : quelques-uns hâtent encore à voix basse. Dans ce coin, l'infirmière est restée auprès d'un de ses malades : c'est un gentil sergent tout jeune avec de grands yeux malins. Il est nerveux, vite dérangé et débile pour un rien.

Ce soir, il est agité. Réve ou délire ? Est-ce l'effet de la piqûre qu'on lui a faite pour lui ménager une nuit de sommeil ?

Sa voix s'élève : « Maman, ma maman, ma chère petite maman ». Il cherche les intonations câlines, hier encore murmurées à celle qui n'est pas là, qui ne peut pas y être, car elle est restée dans les pays envahis.

L'infirmière lui a pris la main d'un geste maternel et elle se penche vers lui : elle aussi est une maman : elle veut lui laisser l'illusion d'une présence plus chère.

Il s'agit, il répète ce nom chéri comme s'il en berçait sa fièvre.

Mais une autre pensée revient le hanter, une vision d'horreur encore si proche qu'il n'a pu s'en défaire : il raconte d'une voix lente, monotone, coupée de silences :

— Où est mon capitaine ? Tombé aussi ? C'est lui... là. Mon capitaine, ils vous ont blessé ? Répondez-moi ! Est-il mort ? Non.

— Oui, mon capitaine, c'est moi. Ah... vous savez bien. Où avez-vous mal ? A la poitrine... Ah! les cochons!

— Laissez-moi vous emporter... Mais non; mon général... je ne peux le bouger.

— Je vais mettre votre tête là, sur mon bras, c'est mieux.

— Vos papiers ? Oui, mon capitaine, c'est entendu, à votre femme, et la photo aussi, je vous le promets.

— Mais vous n'allez pas mourir, non, non, mon capitaine, on va venir, vous allez voir...

— Comme c'est long... Mon capitaine... On dirait qu'il ne respire plus...

La chambre est silencieuse. Personne ne dort, pourtant : ils écoutent devant eux aussi se dressent de pareilles visions qui, bien longtemps encore, viendront les hanter.

Maintenant, c'est le silence. Là-bas, bien loin, une sonnerie de cloison vibre à peine dans la nuit. La veilleuse s'éteint presque plus, mais un rayon de lune est venu à travers les hautes fenêtres. Doucement l'infirmière s'éloigne : son voile blanc, sa silhouette gracieuse, cette douce lumière : vision de paix. Dormez, pauvres enfants ! Ici, c'est le repos.

Une infirmière.

SOUSCRIPTION

pour

les réformés de la guerre et les soldats convalescents

Nous ne devons jamais oublier ni cesser d'aider ceux de nos enfants qui, pour le plus noble des devoirs, ont sacrifié leur vie ou leurs forces d'avenir.

Général Niox.

TROISIEME LISTE

Mines de Roche-la-Motière et Pannoy...	200	*
Compagnie Générale des Eaux...	100	*
MM. J. Allard et Cie...	50	*
Mme Quilence...	50	*
M. Duc...	50	*
Compagnie des Forges et Acieries de la Marine et d'Homécourt...	100	*
(Le Crédit Lyonnais a encaissé de la Compagnie des Acieries de France)...	100	*
Total...	650	
Total des listes précédentes...	2.612	50
Total général...	3.262	50

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

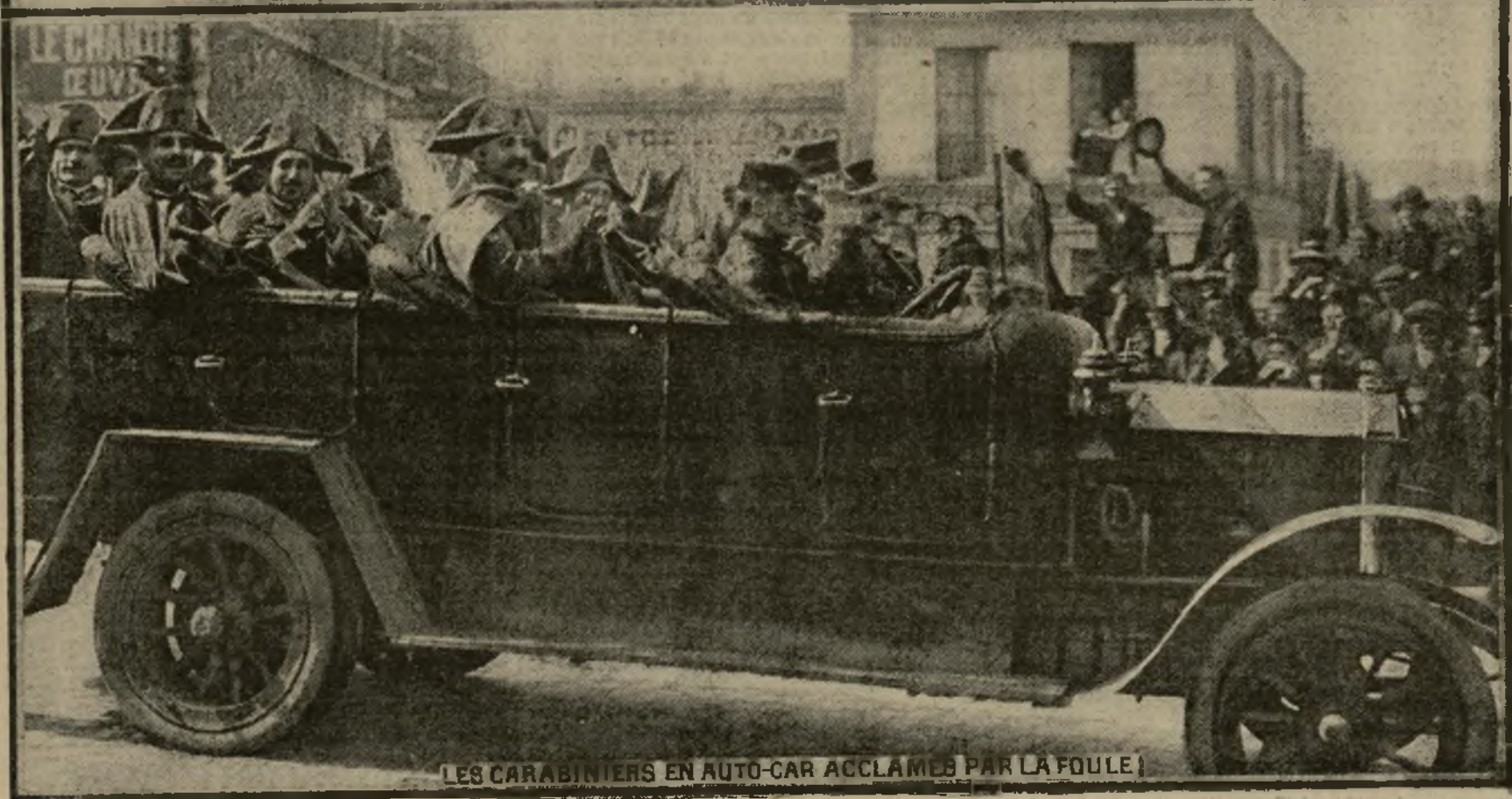
les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale Les événements locaux
La vie artistique La vie économique
Les procès importants Les sports
Les accidents graves Tous faits pittoresques

La musique des carabiniers italiens est arrivée à Paris



LA MUSIQUE DES CARABINIERI ROYAL A JOUANT LA MARSEILLAISE DANS LE HALL DE LA GARE



LES CARABINIERI EN AUTO-CAR ACCLAMES PAR LA FOULE

Hier matin, sont arrivés à Paris les musiciens carabiniers italiens qui ont été accueillis à la gare par leurs camarades de la Garde républicaine et nos nouveaux hôtes, les Coldstream anglais. Ils ont voulu, tout aussitôt, témoigner de leur reconnaissance pour le chaleureux accueil qui leur était fait, en exécutant *la Marseillaise* et la marche royale d'Italie. Les Parisiens ont manifesté leurs sentiments de joyeuse bienvenue sur le passage des carabiniers.

Les Russes disent "adieu" aux manteaux couleur de neige



Les soldats russes qui utilisaient naguère encore, dans les neiges du front oriental, ces manteaux blancs grâce auxquels ils diminuaient leur visibilité, les renvoient maintenant aux magasins de l'arrière, en se promettant d'utiliser si bien les beaux jours de l'été qu'il ne sera plus nécessaire de « jouer les fantômes » au retour de la mauvaise saison.

DERNIÈRE HEURE

LA TENSION GERMANO-AMERICAINE

Il semble se confirmer que l'Allemagne cédera

GENÈVE, 26 avril. — Il se confirme que la réponse de l'Allemagne à la note du président Wilson sera connue dans peu de jours, d'aucuns même disent dans peu d'heures.

L'impression s'accroît que l'Allemagne cédera et reculera devant l'éventualité d'une rupture. On sait de bonne source que tous les efforts du chancelier et de la Wilhelmstrasse portent en ce moment sur la presse allemande, et l'opinion publique allemande pour les préparer à la recule et les amener à accepter la cessation des procédés actuels de la guerre sous-marine. (Information.)

AMSTERDAM, 26 avril. — La Gazette de Francfort reproduit un télégramme de Berlin indiquant une tendance vers le règlement du conflit avec les Etats-Unis, sur la guerre sous-marine.

Quoi que rien n'ait été publié sur les conférences du chancelier avec les différents services intéressés dans cette question et sur son long entretien avec M. Gerard, ambassadeur des Etats-Unis, la majorité des journaux pensent qu'un accord interviendra.

Les attentats aux Etats-Unis

L'immunité diplomatique refusée à von Igel

L'attorney général, M. Thomas W. Gregory, a déclaré et arrêté que l'immunité diplomatique ne couvrirait pas les délits dont les diplomates pourraient se rendre coupables envers les Etats-Unis. Cet arrêté a été rendu à la requête du département de la justice, qui s'occupe en ce moment de l'affaire von Igel.

M. Lansing a ordonné au département de la justice de remettre au comte Bernstorff les papiers de von Igel.

Trois espions allemands tentent de cambrioler le consulat anglais

NEW-YORK, 26 avril. — Trois Allemands, espions supposés, ont pénétré dans la nuit de vendredi dans le consulat britannique, où ils ont essayé de s'emparer de différentes lettres destinées à Londres.

Ces individus sont parvenus à prendre la fuite après une lutte avec les employés, mais sans avoir réussi à emporter la moindre chose.

L'incendie de l'arsenal de Lisbonne est l'œuvre des Allemands

LISBONNE, 26 avril. — La cause de l'incendie de l'arsenal, d'abord absolument incertaine, paraît définitivement éclaircie. Les soupçons se sont portés sur deux Allemands dont l'arrestation vient d'être opérée.

Parlementaires allemands à Constantinople

BERNE, 26 avril. — Une délégation du Parlement allemand, partie pour visiter Constantinople, est arrivée dans cette ville le 24. Les députés ont été reçus par le bureau et le secrétaire général du Comité Union et Progrès.

L'idée de cette excursion a été suggérée par le gouvernement allemand, désireux de procurer aux parlementaires des occupations hors du Parlement, sous prétexte de tournées de contrôle, d'études ou de propagande.

La nouvelle violation du territoire suisse

BERNE, 26 avril. — L'Agence télégraphique suisse annonce qu'à la suite des violations du territoire suisse par les aviateurs militaires allemands, le Conseil fédéral a mandé à Berne le ministre de Suisse à Berlin, M. de Claparède, pour discuter avec lui la situation qui découle de ces incidents.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

Hier soir, à cinq heures et demie, à la suite d'un court-circuit survenu dans la voiture de queue d'une rame du Métro qui arrivait en gare du Champ-de-Mars, une panique s'est produite au moment où les voyageurs cherchaient à gagner la sortie. Six personnes ont été légèrement blessées. Seule, une femme qui a été blessée assez grièvement a été conduite à l'hôpital Laënnec.

L'alerte de Dublin

C'est encore un échec pour l'Allemagne, car la population n'a pas suivi le mouvement.

LONDRES, 26 avril. — M. Asquith a déclaré cet après-midi au Parlement que les troupes envoyées de Belfast et d'Angleterre étaient arrivées à Dublin. L'état de siège a été proclamé dans la ville et le comté de Dublin. Des mesures très énergiques ont été prises pour réprimer le mouvement et punir les auteurs responsables. Le comté de tranquille : il n'est signalé, hors de la ville, que trois cas de désordre absolument insignifiants.

Le premier ministre a ajouté : « Nous allons fournir à nos amis à l'étranger les renseignements exacts et complets sur le sens véritable de cette dernière campagne allemande. »

Le premier ministre a dit à la Chambre qu'il venait de recevoir de lord Wimbourne, lord lieutenant d'Irlande, un télégramme annonçant que la situation est satisfaisante.

Les nouvelles reçues des provinces sont rassurantes. Le corps des volontaires nationaux de Drogheda a prêté son concours aux troupes et beaucoup de citoyens ont offert leurs services. (L'information.)

Le bombardement de Lowestoft

LONDRES, 26 avril. — L'Anirauté annonce que le bombardement de Lowestoft et de Yarmouth commença hier à 4 h. 10 du matin et dura trente minutes.

Malgré les canons lourds des navires ennemis, les dommages causés sont relativement légers.

L'asile de convalescence, la piscine de la jetée et 40 maisons ont été très endommagés.

Environ 200 autres habitations l'ont été légèrement.

Deux hommes, une femme et un enfant ont été tués.

Trois personnes ont été grièvement blessées et neuf autres légèrement.

L'ennemi ouvrit le feu à la même heure sur Droat-Yarmouth. Un grand immeuble a été sérieusement endommagé et un autre a été légèrement atteint.

Le vapeur anglais Lambert qui se rendait à Harlepool avec une cargaison de minerai au moment du raid contre la côte anglaise a été atteint par un obus allemand qui a allumé un incendie à l'arrière du bâtiment; celui-ci a pu cependant poursuivre sa route après avoir bouché le compartiment touché.

Aucun homme de l'équipage n'a été atteint.

Bilan des deux derniers raids des zeppelins : 200 bombes tuent un cheval !

LONDRES, 26 avril. — Le Bureau de la Presse communique la note suivante :

Les zeppelins qui ont visité l'estuaire de la Tamise, la nuit dernière, ont lancé plus de cent bombes : aucune perte de vie n'est signalée.

Le total des bombes jetées pendant le raid de la nuit précédente, sur les côtes de l'Est, s'élève à une centaine environ et une personne seulement a été blessée. Les dégâts consistent en un cheval tué, une meule de foin brûlée et de nombreuses vitres brisées.

Un transport de troupes chinoises coule par accident

Sept cents noyés

LONDRES, 26 avril. — Une dépêche du Lloyd annonce qu'à la suite d'une collision avec le croiseur Hai-Young, le transport de troupes Hsin-Tow a coulé, le 22 avril, au large des Iles Chusan. Sept cents hommes ont été noyés, y compris les Européens qui faisaient partie de l'équipage, à l'exception du troisième mécanicien.

DANS LA MARINE

Commandement à la mer. — Le lieutenant de vaisseau Miller est nommé au commandement du torpilleur d'escadre Pistolet.

AUTOUR D'UNE SÉANCE SECRÈTE

La question du recrutement en Angleterre

LONDRES, 26 avril (De notre correspondant particulier). — Le compte rendu de la séance secrète a été fort discuté. M. Asquith semble avoir présenté un historique de la question du recrutement depuis l'essai du système Derby. A ce moment, le recrutement réclamait, par la voix de lord Kitchener, 30.000 hommes par semaine, chiffre donné dans une séance des Communes. On ne s'explique pas comment l'armée anglaise, aujourd'hui n'en réclamerait que 15.000. La marine, qui exige trois hommes à terre (réparations, construction, etc.) pour un homme à la mer, prend environ un million d'hommes.

Nous n'avons eu de précision sur la force numérique de l'armée que le 2 novembre dernier, où le premier ministre a déclaré que le maréchal French avait alors « presque un million d'hommes sous son commandement en France », avec les troupes des Dardanelles et d'Egypte on arrivait à 1.200.000 hommes. De plus, le Canada avait donné 96.000 hommes, l'Australie, 92.000 hommes, la Nouvelle-Zélande 25.000 hommes, l'Afrique du Sud 6.500 hommes, Terre-Neuve 1.800 hommes, les Indes 2.000 hommes.

Ce n'était pas la l'armée de 3 millions d'hommes que l'on avait espéré constituer, et c'est pour compléter cette plus grande armée britannique de 4 millions d'hommes au moins que l'on avait recouru au système Derby, si justement appelé le « service volontaire obligatoire ».

Comment le recrutement de 50.000 hommes en quatre semaines suffirait-il à remplir les rangs ?

Le ministre a un projet : il propose de prolonger le service des hommes arrivés à l'expiration de leur engagement. Et il faut pour cela une loi. Ensuite de verser les hommes mariés dans l'armée active, mais il faut pour cela deux lois. Une pour permettre cette mutation, l'autre pour instituer un moratorium en faveur de ces hommes.

Enfin, d'enlever des usines et autres établissements tous les célibataires et les enrôler. Ceci a déjà été fait. Woolwich est « nettoyé » des jeunes gens, que l'on a remplacés par des femmes.

Aujourd'hui sans doute, le Premier continuera le développement de ses projets. Ils sont assez compliqués pour tenir deux séances, et il y a au moins trois lois à faire voter. Les vacances sont bien employées.

Collingham.

La censure dans les pays de protectorat

M. Paul Bluyssen, député, a reçu du ministre de la Guerre la lettre suivante, qui met fin aux différends soulevés par la saisie de journaux métropolitains opérée dans nos pays de protectorat, notamment en Tunisie :

Monsieur le député,

M. le président du Conseil a bien voulu me communiquer la lettre par laquelle vous lui avez demandé quel avait été le résultat des indications qui devaient être fournies au sujet des saisies pratiquées à Tunis sur certains journaux de Paris et de Marseille.

J'ai l'honneur de vous faire connaître que ces saisies avaient eu lieu par suite de l'application de consignes de presse qui visaient uniquement les journaux locaux et n'ordonnaient aucunement la saisie de journaux venus de France.

C'est par suite d'une fausse interprétation des instructions du général commandant en chef les forces de terre et de mer de l'Afrique du Nord que, dans les différents cas, les saisies ont été opérées.

Il est certain que les instructions données par le général commandant en chef les armées de terre et de mer de l'Afrique du Nord, à la suite de ces incidents regrettables, en empêchant le retour.

Veuillez agréer, etc...

LE "TIP" remplace le Beurre

dont il a l'apparence et la saveur.

Le « TIP » n'est vendu qu'en pains d'un 1/2 kilo.

Exiger sur l'enveloppe la marque déposée « TIP ».

Le « TIP » ne coûte que 1 fr. 60 le demi-kilo.

Livraison à domicile dans tout Paris.

Expéditions Province franco postal contre mandat.

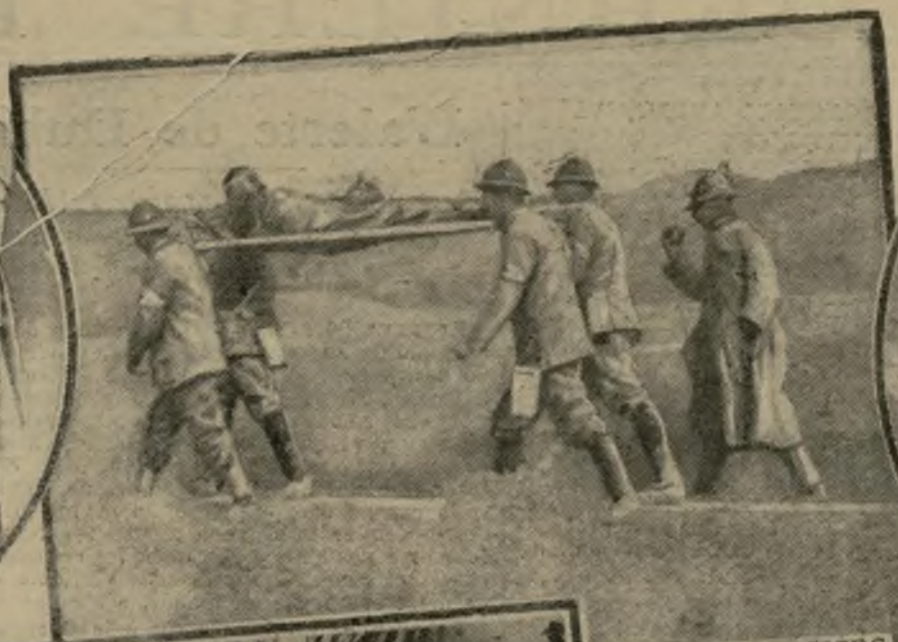
Contre mandat : 2 kg. : 7 fr. 25 ; 3 kg. : 14 fr. 05.

Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.

LE BRANCARD AU FRONT. — COMMENT SONT ÉVACUÉS NOS BLESSÉS



LA CHAISE SUB AILE



LES BRANCARDIERS



LA POUSSETTE A DEUX ROUES



LE DECAUVILLE



LA CHAISE A PORTEUR



L'EMBARQUEMENT D'UN BLESSE A BORD D'UN NAVIRE



L'AUTO AMBULANCE



UN BLESSE ANGLAIS EST EMBARQUE A BORD D'UN TRAMWAY



LE TRAIN SANITAIRE



LA POUSSETTE A QUATRE ROUES



LA PENICHE AMBULANCE

Les systèmes usités sur tous les fronts alliés pour transporter les blessés vers les ambulances se sont perfectionnés, par l'expérience de la longue guerre. Et l'on peut dire que chaque jour l'ingéniosité de nos poilus ajoute aux inventions pratiques qui, toutes, tendent à assurer le meilleur confort aux braves atteints d'un projectile et qu'il faut évacuer. A côté des brancards portés

Ayuntamiento de Madrid

tant à bras d'homme qu'à dos de mulet, nos armées disposent désormais d'un très grand nombre de véhicules à traction animale ou mécanique, prévus pour suivre les routes carrossables ou les réseaux ferrés. Au reste, la question des brancards fait des progrès qu'on peut dire quotidiens. Des œuvres spéciales, d'initiative privée, ont fourni à ces progrès un sérieux appoint.

La Conférence Interparlementaire du Commerce

Ainsi que nous l'avons annoncé, c'est aujourd'hui que se réunit, à Paris, la Conférence Interparlementaire du Commerce. C'est un événement important qui marque la ferme volonté qu'ont les Alliés d'utiliser la Victoire qu'ils attendent.

On a, excellentement, défini le but de cette conférence :

« Il s'agit, avant tout, a-t-on dit, de rapprocher les diverses nations alliées et de créer, pour leur bénéfice, une législation commerciale, unique, en harmonie avec les nécessités de l'heure, susceptible d'aider à la reprise des affaires et d'apporter aux industriels, aux négociants, aux fabricants et aux usiniers, des facilités nouvelles, des débouchés inédits. »

La Conférence Interparlementaire n'a évidemment pas la prétention de réussir en quatre jours (elle siégera les 27, 28, 29 et 30 avril) à réaliser un tel programme. Son désir est plus modeste. Simplement, elle souhaite d'arrêter, dans leurs grandes lignes, les principes sur lesquels il convient qu'après étude les nations alliées puissent se mettre d'accord. La Conférence n'entend pas résoudre les problèmes commerciaux; elle aspire à les poser nettement.

L'idée n'est pas nouvelle. La Conférence Interparlementaire de Paris n'est, en somme, que la seconde conférence du genre, la première s'étant tenue à Bruxelles, en 1914, avec un programme identique, mais alors en réunissant des délégués de tous les Parlements étrangers, y compris les Parlements de l'Allemagne et de l'Autriche.

Il faut, à ce sujet, préciser une distinction, car le mot « interparlementaire » amène des commentaires erronés.

Les délégués à la Conférence Interparlementaire sont des officiers. C'est officieusement qu'ils délibèrent, et la Conférence ne s'intitule « interparlementaire » que pour la simple raison que ses participants sont pris en majorité parmi les parlementaires français ou étrangers.

En France, le Comité Parlementaire du Commerce est un groupe qui comprend des sénateurs et des députés de toutes les opinions. Ce Comité réunit plus de cent cinquante députés et sénateurs, parmi lesquels se trouvent vingt-huit anciens ministres, des vice-présidents du Sénat et de la Chambre, des présidents de grandes commissions, des rapporteurs des budgets, etc.

C'est donc pour une œuvre fertile en résultats, si elle est complexe en problèmes, que se réunissent aujourd'hui et jusqu'au 30 avril, les délégués français et les délégués alliés.

Le programme de la Conférence

Voici le programme de la Conférence Interparlementaire, qui tient, ce matin, au Luxembourg, sous la présidence de M. Ch. Chaumet, ancien ministre, sa première réunion :

Jeudi 27 avril 1916. — Réunion des délégués, à 10 heures du matin, au jardin d'hiver du Grand-Hôtel; à 11 heures du matin, présentation des délégués étrangers au président de la République; à 14 h. 15, séance inaugurale, palais du Luxembourg (Sénat, salle de Brosse). Le soir, à 20 heures, au Grand-Hôtel, dîner offert par le Comité parlementaire français du commerce.

Vendredi 28 avril. — Séance matin et soir, au Luxembourg, de la Conférence, article 13 des statuts. (Voir au recueil des rapports, pages 119 et suivantes.)

Samedi 29 avril. — A 1 h. 30, séance au Luxembourg. Le soir, à 20 heures, au palais d'Orsay, dîner offert par le comité républicain du commerce, de l'industrie et de l'agriculture.

Dimanche 30 avril. — A 12 h. 30, déjeuner au bois de Boulogne, offert aux délégués étrangers. A 17 heures, réception à l'Élysée des délégués étrangers.

Parmi les principales questions que la Conférence Interparlementaire a inscrites à son programme, on peut citer : Mesures de précaution à prendre contre l'envahissement des produits allemands lors du passage de l'état de guerre à l'état de paix; réparation des dommages de guerre; création d'un brevet international entre les Alliés; le chèque postal; la faillite.

L'arrivée des délégations

C'est hier matin, à 8 heures 45, que sont arrivés, à la gare de Lyon, les quarante-deux membres du Parlement italien qui viennent, sous la présidence de M. Luzzatti, ancien président du Conseil italien, prendre part aux travaux de la Conférence.

La délégation anglaise, dont le président est sir John B. Randles, est arrivée, hier soir, à minuit, tandis que la délégation serbe arrivera à Paris ce matin, à sept heures, à la gare de Lyon. Quant à la délégation russe, qui devait venir, elle ne pourra malheureusement participer aux travaux de la Conférence, son départ de Pétersbourg n'ayant pu se faire en temps utile.

M. Chaumet, président, et les principaux membres de la Conférence ont été attendre, à leur arri-

née, les diverses délégations, qui, par la voix de leurs présidents, ont toutes été unanimes à exprimer le plaisir qu'elles éprouvaient à « venir travailler en complet accord avec les parlementaires français ».



M. CHAUMET

(Phot. Henri Manuel.)

Les 13 députés et sénateurs italiens, arrivés hier matin à Paris pour participer à la Conférence économique, qui sera ouverte ce matin par

tenu hier une première séance préparatoire dans une salle de l'hôtel où ils sont descendus. C'est M. Luzzatti, l'éminent ancien président du Conseil, qui a présidé le débat, auquel assistait aussi le sénateur Marconi, qui porte l'uniforme de lieutenant du génie de l'armée italienne, et qui se trouve déjà à Paris depuis quelques jours.

Avant la réunion des députés et des sénateurs italiens, plusieurs personnalités politiques françaises, dont MM. Clemenceau, Hanotaux et Pichon, tinrent à aller souhaiter la bienvenue à leurs confrères alliés, et des discours empreints de la plus grande cordialité furent prononcés.

La musique des carabiniers royaux d'Italie est à Paris

Hier matin, à 9 heures, la musique des carabiniers italiens a été reçue à la gare de Lyon par la Garde républicaine et les Coldstream Guards.

Sur le quai de la gare, on remarquait le colonel Brancaccio, chef de la mission militaire italienne; le lieutenant Giorgio Fabra, des carabiniers royaux d'Italie, délégué spécial, et de nombreux membres de la colonie italienne de Paris, ainsi que les personnalités françaises et britanniques déjà citées.

Le chevalier Luigi Cajoli, chef de la musique des carabiniers, et ses soixante-cinq musiciens, ont été reçus et salués par la délégation, et des paroles de bienvenue cordiale et fraternelle ont été échangées en français, en anglais et en italien.

Pour répondre aux acclamations de la foule, la musique a spontanément joué la *Marseillaise* et ensuite l'hymne italien, réclamé par tous, et ce au milieu du plus vif enthousiasme. Les musiciens sont alors montés dans les autocars qui les ont conduits à la Pépinière.

TRIBUNAUX

Le million de la voisine

Mme veuve James, née Marie Legat, âgée de cinquante-huit ans, comparaissait hier devant les assises, sous l'inculpation de faux et usage de faux.

Mme James habitait 4, rue Victor-Considérant, à Paris, un logement contigu à celui occupé par Mlle Emma Payen, riche rentière de soixante-seize ans. Elle avait réussi à savoir que sa voisine, qu'on disait millionnaire, avait cessé toutes relations avec sa famille et que, par testament, elle avait légué toute sa fortune à l'hôpital de Sèvres.

Mme veuve James réussit à s'introduire chez la septuagénnaire lorsque celle-ci tomba malade. Le 18 avril 1914, quelques jours avant la mort de Mlle Payen, la veuve James, transformée en garde-malade, profita de l'affaiblissement intellectuel de la moribonde pour lui faire écrire, en lui guidant la main, le testament suivant : « Je donne et lègue à Mme James, née Marie-Louise Legat, demeurant 4, rue Victor-Considérant, tout ce qui m'appartient, pour la récompense de ses soins dévoués. Paris, 19 avril 1914. »

Or, la fortune s'élevait à plus d'un million. La mairie de Sèvres attaqua le testament qui la dépossédait et se portait partie civile par l'organe de M. Dreyfous. Après plaidoirie de M. Henri Géraud, pour Mme veuve James, le jury rapporta un verdict de culpabilité avec circonstances atténuantes.

En conséquence, Mme veuve James est condamnée à un an de prison avec le bénéfice de la loi de sursis et 100 francs d'amende.

Ayuntamiento de Madrid

Les Russes à Marseille

MARSEILLE, 26 avril. — Les nouvelles troupes russes arrivées hier à Marseille ont défilé, ce matin, à travers les principales rues de la ville au milieu d'acclamations enthousiastes et prolongées aux cris répétés de : « Vive la Russie ! »

Les troupes russes, qui étaient commandées par le colonel Verstakowsky, sont arrivées à 8 heures place de la Préfecture, où elles ont été passées en revue par le général Menissier, gouverneur de Marseille, entouré de son état-major et de divers officiers appartenant aux différents corps de la garnison.

Les troupes ont ensuite regagné le camp Mirabeau, où une réception officielle avait lieu en l'honneur du lieutenant-colonel Verstakowsky et de son état-major.

M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, de passage à Marseille, assistait à cette réception des soldats russes sur la terre française.

Le général Menissier, gouverneur de Marseille, qui était entouré de tout son état-major, souhaita au nom du gouvernement une cordiale bienvenue aux officiers, sous-officiers et soldats de la glorieuse armée russe. Il termina en buvant à la victoire finale que les troupes alliées remporteront ensemble, et leva son verre en l'honneur de S. M. l'empereur Nicolas II, de S. M. le roi George, des souverains et chefs d'Etat des nations alliées et du président de la République française.

Le général Menissier donna lecture de l'ordre du jour du général Joffre.

A la suite de cette lecture, le général Menissier proposa la santé du général Joffre, qui souleva un triple hurra et de longues acclamations. Prenant ensuite la parole, le colonel Osnobichine se fit l'interprète près le général Menissier, au nom de l'armée russe, des sentiments de profonde et inaltérable reconnaissance pour l'accueil fait aux troupes russes, accueil qui restera ineffaçable dans le cœur de tous les Russes.

Faits divers

Explosion au Laboratoire municipal

A midi, hier, par suite de la déflagration d'une certaine quantité de poudre, une explosion s'est produite dans le Laboratoire municipal, caserne de la Cité.

Un employé, M. René Schmitz, a été blessé à la main gauche et au cou.

Il a été transporté à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu où le préfet de police et le président du Conseil municipal sont allés le visiter. Ses blessures ne mettent pas ses jours en danger.

Découverte d'un crime

Hier matin, vers neuf heures, le cadavre d'une femme inconnue a été repêché dans la Marne, à la hauteur du numéro 16 du quai du Barrage, à Joinville-le-Pont.

Le corps porte trois blessures paraissant provenir de coups de tiers-point et dont une au-dessous du sein gauche a entraîné la mort.

Fruit laxatif contre
CONSTIPATION
Embarras gastrique et intestinal
TAMAR INDIEN GRILLON
19, rue Favée, Paris
Se trouve dans toutes les Pharmacies

SANTÉ FORCE



obtenues par l'emploi du
VIN DE VIAL
Son heureuse composition
Quina, Viande
Lacto-Phosphate de Chaux
En fait le plus puissant des fortifiants
Il convient aux Convalescents, Vieillards,
Femmes, Enfants et toutes personnes
débiles et délicates.
DANS TOUTES PHARMACIES

LES CONTES D'EXCELSIOR

"Ceux de la nuque"

XII

Le conseil des alliés

Chez la baronne de Mournelon.
Un petit entresol rue de Naples.
Mobilier Napoléon III. Faute boules et sièges capitonnés. Embellissement de bibelots qui sont tous de purs horreurs. Pendule représentant Geneviève de Brabant, l'enfant et la biche dans leur vol. Fleurs artificielles et poussièreuses. Salamandre. Une fleur fétide de saint et de poulaille flotte dans l'air renfermé.

LA BARONNE DE MOURNELON (Elle est assise contre la salamandre et vêtue d'une robe de chambre rouge concertée de taches. Elle lit le Petit Parisien grognant, en regardant Geneviève de Brabant qui marque 2 heures). — Il est en retard!... Il va se rencontrer avec la petite!... C'est idiot!...

UNE SORTE DE SOUILLON (tablier graisseux et cheveux gras). Elle ouvre la porte du petit salon et crie: "là un militaire qui dit qu'on l'attend!..."

LE VICOMTE DE PAROLY (uniforme défraîchi. Pas le moindre bandage autour de la tête. Aspect vulgaire et quelconque). — Je suis en retard!... (Elle le regarde en clignant les yeux.) Oui, c'est moi!...

LA BARONNE. — Vous faites bien de le dire!... car le diable si je vous aurais reconnu sans votre machin autour de la figure!... Pourquoi ne l'avez-vous pas mis?... Vous êtes beaucoup moins bien comme ça, vous savez, mon garçon!...

LE VICOMTE DE PAROLY. — Je vous ai déjà expliqué que je ne peux pas aller au bureau avec ce pansement!... qui n'a plus sa raison d'être!...

LA BARONNE (étonnée). — Il l'a donc eue?...

LE VICOMTE. — Naturellement!...

LA BARONNE. — Vous pensez bien que je n'irais pas manger le morceau puisque nous sommes de même?... Alors, vous pouvez me dire la vérité!...

LE VICOMTE. — Mais je vous la dis, sacrebleu!... Comment voulez-vous que si je n'avais pas eu ce pansement, j'aie deviné que ça m'allait bien?...

LA BARONNE. — Je vous croyais assez d'imagination pour avoir orné d'un pansement héroïque le personnage que vous avez fabriqué aussi bien que vous l'avez orné d'un titre et d'un nom fantaisistes!...

LE VICOMTE. — Le nom existe... ou du moins a existé!...

LA BARONNE. — Tant pis, mon ami!... Tant pis!... Il était plus astucieux, tant qu'à faire, de prendre un nom qui n'ait jamais existé!...

LE VICOMTE. — Mais puisqu'il est éteint, ce nom... ça revient au même!...

LA BARONNE (narquoise). — Quelle erreur!... Il se peut très bien qu'un descendant par les femmes de ces Paroly éteints... un Paroly à côté, mais authentique, pousse des cris de putois et s'oppose, au moment des publications!...

LE VICOMTE (perplexe). — Ça serait embêtant!...

LA BARONNE. — Plutôt!... Qu'est-ce que vous avez?... Vous paraissent inquiet tout à coup?...

LE VICOMTE. — C'est que... avec votre histoire de publication... vous me faites penser!...

LA BARONNE (inquiète aussi). — Quoi?...

LE VICOMTE. — Que je ne pourrai être publié que sous mon véritable nom!...

LA BARONNE (saisie). — Oh! là là!... Alors il n'y a rien de fait!... Il est impossible, votre véritable nom!...

LE VICOMTE (vexé). — Il y a mieux!... Mais enfin, il ne figure pas au calendrier!... et il ne veut rien dire!...

LA BARONNE. — Si!...

LE VICOMTE (effaré). — Ça veut dire quelque chose en français, Guillaud?...

LA BARONNE. — Peut-être pas absolument en français!... j'ignore si on trouverait le mot dans le dictionnaire!... mais, pour beaucoup de gens, sinon pour tous!... un Guillaud... ça s'écrit avec un s!... veut dire quelque chose de sale!... et plutôt liquide!... Vous entendez toutes les bonnes, par exemple, dire: « C'est l'enfant-là, faut qu'y mett'son pied dans tous les guillauds qu'y rencontre!... » Ce qui signifie: il aime à marcher dans les flaques, les plaques de boue, et autres cochonneries variées!... Mon mari disait toujours ça d'un chien que nous aimions beaucoup et qui se précipitait sur tous les guillauds qu'il apercevait!... Sûrement, la petite Risetle connaît cette expression usitée, sinon correcte!... et si vous ne trouvez pas moyen d'y couper, comme on dit, je vous fiche mon billet qu'elle ne consentira pas à s'appeler Madame Guillaud!...

LE VICOMTE. — Avec un T!...

LA BARONNE. — Même avec un T!...

LE VICOMTE. — Alors, vous ne croyez pas à l'amour?...

LA BARONNE. — Disons pas de bêtises entre nous, voulez-vous?... Vous savez aussi bien que moi que vous êtes incapable d'inspirer un grand amour, et que la petite Limeuil est également incapable de l'éprouver!... Oh! ne vous hérissiez pas, mon garçon!... Nous sommes ici pour faire une affaire et non pas des guirlandes! Il s'agit, pour vous, de deux cent mille francs de rente à décrocher, et pour moi des vingt jolis billets de mille que je toucherai le jour du contrat!...

LE VICOMTE (effondré). — L'affaire est dans le lac!... du moment où vous ne croyez pas que je suis aimé de Madame de Limeuil!...

LA BARONNE. — Aimé?... Ça dépend de ce qu'on entend par aimer!... Si vous voulez dire qu'elle vous gobe, oui!... c'est évident!... Mais elle ne vous gobe que parce qu'elle est, depuis son veuvage, isolée et négligée dans la vie, alors que, jusque-là, ce brave Limeuil, qui était un charmant homme, passait son temps à l'adorer, ou à courir dans Paris pour satisfaire ses fantaisies les plus excessives!...

LE VICOMTE. — Je crois pourtant apercevoir!... à certains signes!... certains!... (il plastronne) que je ne lui suis pas si indifférent que vous voulez bien le dire!...

LA BARONNE. — C'est l'effet de sa solitude mal digérée, ça, mon ami!... et aussi de votre beau turban et de vos mèches, car, aujourd'hui, si la petite apercevait votre tête naturelle!... ce que je vous conseille fort d'éviter!... je crois bien qu'elle ne vous ficherait pas même un coup d'œil!... Et qu'un autre monsieur lui amène une autre blessure plus pittoresque ou plus suggestive que la vôtre, elle vous enverra sans douleur dans le troisième dessous!...

LE VICOMTE (un peu méprisant). — Connaissez-vous bien le cœur des femmes?...

LA BARONNE. — Tu parles!... (Très sèche) Oui, je le connais, mon cher monsieur Guillaud, et c'est pourquoi je vous conseille de filer d'ici si vous voulez ne pas y rencontrer votre fiancée!... approximative!... Depuis que vous avez eu l'imprudence de lui révéler votre... comment dire?... disons: « kultur », puisque c'est le mot consacré!... et c'est d'ailleurs, en l'espèce, celui qui convient!... vous avez un peu diminué les bénéfices dus à votre beau physique et au cadre pas banal qui le met en valeur!... (elle le regarde) car!... positivement, plus je vous regarde, plus je trouve que!... sans le cadre, vous perdez cent pour cent!...

LE VICOMTE (préoccupé). — Dites-moi!... je n'ai pas compris ce que vous avez insinué tout à l'heure, à propos de culture?... De quelle imprudence voulez-vous parler?...

LA BARONNE. — De votre conférence!... Ah! seigneur!... quel pathos, quel charabia!... Ah! mon pauvre ami!... Ça avait l'air d'une farce!...

LE VICOMTE (interloqué). — Comment!... mais ma conférence était de la baronne de la Démolition autant que de moi!... J'ai fourni les faits!... Elle m'a aidé à les rédiger!...

LA BARONNE. — Ça s'entendait!... Mais, c'est vrai, alors?... Vous avez été blessé d'un coup de sabre, dans une cave, par un Boche qui avait une barbe à la place du nez?...

LE VICOMTE. — Pourquoi à la place du nez?...

LA BARONNE. — Vous avez dit qu'il avait une barbe au milieu du visage!...

LE VICOMTE. — C'est une façon de parler!... (On entend le timbre.)

LA BARONNE. — C'est Madame de Limeuil!... (Le vicomte cherche une porte pour filer.) Inutile de tourner comme un rat emprisonné!... il n'y a qu'une porte à mon modeste salon!... Vous êtes pincé!... je vous avais averti!... (A Risetle, qui entre toutes voiles dehors.) Bonjour, jolie madame!...

RISSETTE (hérissée d'aigrettes, de volants et de richesses). — Est-ce que je suis en retard?... (Elle incline légèrement la tête en passant devant le vicomte qui s'avance la bouche en cœur, et qui s'esquive discrètement sur un signe de la baronne.) Qu'est-ce que c'est que ce militaire?...

LA BARONNE. — C'est!... C'est!... mon filleul de guerre!... (Reprenant son aplomb.) Comment le trouvez-vous?...

RISSETTE. — Je le trouve quelconque!... (Elle réplique.) Je sais bien qu'on ne voit pas le bonhomme avant de le choisir!...

LA BARONNE (en elle-même). — Ouf!... l... l... l... il n'y a encore rien de cassé cette fois-ci!...

GYP.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'à x demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— Hier, au château de Windsor, a été célébré l'anniversaire de la naissance de la princesse Mary.
— De nombreux messages de félicitations ont été reçus par la princesse.
— Le brigadier général prince Alexandre de Teck, frère de S. M. la reine d'Angleterre, est arrivé auprès de la famille royale, venant du front. (New York Herald.)

CORPS DIPLOMATIQUE

— Hier, à 4 h. 30, S. Exc. M. Chagas, ministre du Portugal a offert à la légation portugaise une réception en l'honneur des délégués portugais.
— MM. Chaumet, président de la conférence; Landry, secrétaire du comité français; Eugène Raie et le baron de Rodenbeke, du bureau permanent de Bruxelles, y assistaient.

INFORMATIONS

— La duchesse de Westminster vient d'arriver à Dublin, afin d'y organiser un gala de bienfaisance au profit de son hôpital du Tanguer.

MARIAGES

— Nous apprenons les fiançailles de Mlle Claire Fabre de La Ripelle, fille du colonel et de Mme Fabre de La Ripelle, avec l'enseigne de vaisseau Jacques d'Holowyn.
— On annonce le prochain mariage de M. Louis Redier, administrateur de la Revue française, engagé volontaire depuis le début de la guerre, avec Mlle Anne-Marie Redier, fille du professeur à l'Université catholique de Lille, décédé, et sœur de notre confrère Antoine Redier.

NAISSANCES

— La vicomtesse François de Villoutroy de Brignac, née de nouveau de Sainte-Croix, a donné le jour à un fils qui a été nommé Armand.
— Mlle Alexandre Singer, née de Sammar au Foussat, a mis au monde une fille qui a reçu le prénom d'Odile.

DEUILS

— Un service commémoratif a été célébré hier matin, à l'abbaye de Westminster, en l'honneur des soldats d'Australie et de la Nouvelle-Zélande tombés à Gallipoli.
— M. M. le roi, la reine, MM. Bonar Law, Holford et Hughes, premier ministre d'Australie, le lord maire de Londres, ainsi que de nombreuses personnalités civiles et militaires, assistaient à la cérémonie.
— Environ 1.000 soldats, tous blessés, ou frappés de maladie dans l'expédition des Dardanelles, ont traversé Londres musicalement en tête pour se rendre à l'abbaye, et ont été l'objet d'une grande manifestation de sympathie de la part de la foule.
— On nous annonce la mort du sous-lieutenant Jean Régnier-Pignone, du 226^e régiment d'infanterie, licencié en lettres et en droit, diplômé de l'Ecole des Sciences politiques, tombé glorieusement le 8 février 1916 et cité en ces termes à l'ordre de l'armée: « A fait preuve de la plus grande énergie pendant un combat particulièrement violent en contenant le moral de sa section dévotée et en aidant lui-même à dégager ses hommes ensevelis. A été tué au moment de l'attaque d'infanterie ennemie en dirigeant avec un calme exceptionnel le feu des survivants de son unité. »
— Le sous-lieutenant Régnier-Pignone était le fils du lieutenant-colonel du 56^e.

— Nous apprenons la mort: — De M. Henri Goudchaux, armateur, chef de la maison Worms et Cie, chevalier de la Légion d'honneur, décédé en son domicile, rue du Cirque, 11 bis; — De M. A. Teyssandier de Gramont, sous-lieutenant d'infanterie, décoré de la croix de guerre, mort pour la France le 21 avril, gendre de M. Cornélis de Witt; — De M. Francis Beaupin, sénateur de la Nièvre, décédé à Paris, âgé de soixante-quatorze ans; — De M. Paul Pignou, conseiller honoraire à la cour d'appel de Paris, chevalier de la Légion d'honneur, décédé en son domicile, 21, rue Saint-Guillaume; — Du maréchal des logis Henry de Pins, des chasseurs à cheval, mort pour la France, décoré de la croix de guerre, cité à l'ordre de l'armée, dixième enfant du comte Gérard de Pins et de la comtesse, née de Suffren; — Du colonel R. H. Yves Goddard, décédé à Providence (Rhode-Island), et qui tint aux Etats-Unis un rôle politique très important; — De la comtesse d'Arho, née de Fermon, décédée à Châteaubriant; — De Mlle Marie Berceon, fille du notaire honoraire; — De M. Marcel Saint-Marie, rédacteur au ministère de la Guerre, mort pour la France à Vauquois, le 29 mars, âgé de vingt-cinq ans, fils du sous-chef de bureau à la préfecture de police; — De Mme Marius Ramhaud; — De M. André Chicardard, architecte D. P. L. G., logiste du prix de Rome, décédé à Lyon, à vingt-neuf ans; — De M. Pierre Maurice Masson, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse), tué en Lorraine, comme lieutenant au 2^e régiment d'infanterie, âgé de trente-six ans.

Les Sports

FOOTBALL ASSOCIATION

La "Journée du Poilu". — A Lyon, le match de football association qui mettait en présence l'équipe sélectionnée de Lyon contre le redoutable team d'English Base a été une victoire complète pour les Lyonnais, qui battirent les joueurs anglais, le dimanche, par 5 buts à 2, et le lundi, par 2 à 1.

En rugby, l'équipe sélectionnée des Alpes a battu l'équipe sélectionnée de Lyon par 6 points (2 essais à 0), le dimanche. Au match-revanche de lundi, les Lyonnais ont battu les Alpes, par 3 points à 0. Foule nombreuse à ces belles fêtes sportives, organisées par notre confrère Sporting, au parc de la Tête d'Or.

ESCRIME

La Baïonnette. — Au lycée Condorcet, la société "La Baïonnette" organisera en mai et juin deux poules de combat à la baïonnette, sous les ordres du maître Ruzé.

LA FRANÇAISE EN TEMPS DE GUERRE

Toutes les Françaises sauront gré à High Life Tailor, leur tailleur attitré du 112, rue Richelieu et 12, rue Anber, des délicieux costumes tailleurs à partir de 95 francs créés à leur intention et qui leur permettront de conserver à peu de frais le prestige de la mode française.

De même les messieurs trouveront à High Life Tailor des complets depuis 69 fr. 50 d'une coupe irréprochable.

Les pages de Madame

CAUSERIE FÉMININE



Sérénité

— Ma pauvre amie, qu'est-ce que vous avez ?
Mon amie Geneviève, que je viens de surprendre, très absorbée, devant un rayon des *Coulons Franklin*, lève sur moi des yeux ronds.

— Tiens, c'est vous ?... Bonjour... Mais je n'ai rien du tout.

— Ah ! tant mieux ! Vous m'avez fait peur. Ou plutôt, votre visage m'a fait peur.

— Qu'est-ce qu'il a mon visage ? s'écrie Geneviève en se précipitant vers une glace.

Et avec une attention si scrupuleuse que je ne puis m'empêcher d'en sourire, elle inspecte son front, ses tempes, ses yeux, les ailes de son nez, les coins de son menton, puis finit par conclure :

— Il n'a rien du tout, lui non plus.

— Maintenant, non, petite amie, votre visage a repris ses lignes naturelles ; mais tout à l'heure, promettez-moi de vous le dire, vous « en faisiez une tête ». Voyons, à quoi pensiez-vous ?

Geneviève reprend un petit air malheureux pour me répondre :

— Je suis dans un cruel embarras. Depuis un quart d'heure, j'hésite entre cette bande de broderie et ce galon. Je ne sais lequel choisir. C'est pour garnir un manteau pour ma petite fille... Pourquoi n'avez-vous ?... Qu'ai-je dit de si drôle ?

— Je ris, Geneviève, à la pensée que c'est pour une broderie ou un galon et pour tous les deux, si vous voulez, que vous mettiez ce gros pli vertical entre vos sourcils, que vous avanciez deux lèvres bouffies, que vos yeux restaient fixes. Ce sont là des jeux de physionomie bien en disproportion avec d'aussi légers soucis. Avouez-le.

— J'avoue, j'avoue ; mais je ne me rendais pas compte de leur existence.

— Et, que serait-il arrivé si, au lieu d'être surprise par une bonne amie, comme moi, vous l'aviez été par cette peste de Mme Une Telle qui ne sort jamais, vous le savez, sans un indiscret petit appareil photographique ?

— J'aurais été navrée, mais qu'y faire ? Certains mouvements de notre visage sont inconscients. Croyez-vous que lorsqu'elle pâlit sur son alphabet, ma petite fille n'aperçoit qu'elle tire un bout de langue de cinq centimètres ?

— Mais vous, vous en apercevez-vous ? Et si vous en faites l'observation à votre petite fille, c'est dans l'espoir qu'elle se corrigera. Vous et moi, nous avons tiré aussi un bout de langue à nos débuts dans la vie et nous ne la tirons plus. Donc, il y a un remède.

— Celui de rester toujours près de nos mamans.

— Eh ! Geneviève, ce serait peut-être la rêve d'être constamment suivie par deux yeux attentifs et d'entendre, au moment opportun, une chère voix qui dirait :

« Ne plisse pas ton front à la moindre contrariété.

« Ne surélève pas tes sourcils pour me donner une explication.

« Ne fais pas des yeux ronds à propos de tout ce qui t'étonne.

« Tiens la bouche fermée pour regarder passer les trains.

— Ma pauvre amie, qu'est-ce que vous avez ?

— Mon amie Geneviève, que je viens de surprendre, très absorbée, devant un rayon des *Coulons Franklin*, lève sur moi des yeux ronds.

— Tiens, c'est vous ?... Bonjour... Mais je n'ai rien du tout.

— Ah ! tant mieux ! Vous m'avez fait peur. Ou plutôt, votre visage m'a fait peur.

— Qu'est-ce qu'il a mon visage ? s'écrie Geneviève en se précipitant vers une glace.

Et avec une attention si scrupuleuse que je ne puis m'empêcher d'en sourire, elle inspecte son front, ses tempes, ses yeux, les ailes de son nez, les coins de son menton, puis finit par conclure :

— Il n'a rien du tout, lui non plus.

— Maintenant, non, petite amie, votre visage a repris ses lignes naturelles ; mais tout à l'heure, promettez-moi de vous le dire, vous « en faisiez une tête ». Voyons, à quoi pensiez-vous ?

Geneviève reprend un petit air malheureux pour me répondre :

— Je suis dans un cruel embarras. Depuis un quart d'heure, j'hésite entre cette bande de broderie et ce galon. Je ne sais lequel choisir. C'est pour garnir un manteau pour ma petite fille... Pourquoi n'avez-vous ?... Qu'ai-je dit de si drôle ?

— Je ris, Geneviève, à la pensée que c'est pour une broderie ou un galon et pour tous les deux, si vous voulez, que vous mettiez ce gros pli vertical entre vos sourcils, que vous avanciez deux lèvres bouffies, que vos yeux restaient fixes. Ce sont là des jeux de physionomie bien en disproportion avec d'aussi légers soucis. Avouez-le.

— J'avoue, j'avoue ; mais je ne me rendais pas compte de leur existence.

— Et, que serait-il arrivé si, au lieu d'être surprise par une bonne amie, comme moi, vous l'aviez été par cette peste de Mme Une Telle qui ne sort jamais, vous le savez, sans un indiscret petit appareil photographique ?

— J'aurais été navrée, mais qu'y faire ? Certains mouvements de notre visage sont inconscients. Croyez-vous que lorsqu'elle pâlit sur son alphabet, ma petite fille n'aperçoit qu'elle tire un bout de langue de cinq centimètres ?

— Mais vous, vous en apercevez-vous ? Et si vous en faites l'observation à votre petite fille, c'est dans l'espoir qu'elle se corrigera. Vous et moi, nous avons tiré aussi un bout de langue à nos débuts dans la vie et nous ne la tirons plus. Donc, il y a un remède.

— Celui de rester toujours près de nos mamans.

« N'allonge pas tes lèvres pour exprimer ton dégoût.

« Quand je te parle, ne prends pas cet air ennuyé qui défile les coins de ta bouche. »

Je m'arrête devant la mimique de Geneviève, qui se bouche les oreilles et menace de frapper.

— Oh ! oh ! mais alors, pour vous plaire, il faudrait donc qu'un visage restât impassible et n'exprimât rien ?

— Rien de désagréable, oui. Toutefois mon idéal serait bien mal représenté par un visage « de bois » ne traduisant ni les pensées, ni les émotions.

Mais les jeux de la physionomie sont de deux sortes : affrayants ou antipathiques, et tous ceux que je vous énumerais tout à l'heure appartiennent à cette dernière catégorie. C'est pourquoi je vous dis : évitez-les, ils enlaidissent et déforment non seulement le visage, mais le sentiment qu'ils prétendent exprimer.

Quant aux autres, leur gamme est assez longue pour que la physionomie la plus mobile puisse y trouver son compte. Et n'avez-vous pas eu mille occasions de constater combien un visage, même ingrat, peut paraître agréable, lorsqu'il reflète la



joie, la tendresse, l'intérêt, l'émotion contenue, la douceur ?

— Mais, remarque Geneviève, pensez-vous qu'avec les événements actuels notre visage ait beaucoup de motifs de refléter la joie ?

— Et que gagnerions-nous à lui faire exprimer la tristesse ? Nous risquons de donner aux neutres qui nous observent, sans parler des espions qui pullulent, une impression de découragement dont nos ennemis ne manqueraient pas d'amplifier l'importance. Puis, un visage intelligent sait employer de si subtiles nuances pour refléter la joie, depuis le frêle sourire jusqu'à la pure sérénité des traits.

— Voilà que vous repartez du visage, comme si c'était maître de commander à ses moindres mouvements. Expliquez-moi donc la manière de faire l'éducation du mien avant que je m'en aille.

— Eh ! ma chère Geneviève, il lui faut tout simplement un mentor. Mais comme vous n'accepteriez pas de continuelles observations, c'est votre propre vigilance qui doit le remplacer.

« Je pense que nous connaissons mal, en général, sinon les détails, du moins le caractère et le tempérament de notre visage et que notre premier soin devrait être de l'étudier dans ses manifestations les plus fugitives.

« Il faudrait peu de temps, croyez-le, pour se rendre compte des mouvements qui ne le trahissent pas, de la répétition trop fréquente de certains autres et qui menacent de tourner au « tic », et aussi des sentiments qui piquent trop au vif sa sensibilité. Supposez un visage qui, sous l'effet de la moindre frayeur, se contracte d'une façon pénible : c'est un visage à corriger, à dresser.

— Et comment ?

— En se surveillant, petite amie. En ne laissant pas à vos nerfs et à vos préoccupations le droit de faire à leur gré la pluie ou le beau temps sur votre visage. La vie n'est pas drôle, je vous l'accorde, mais nous n'y changerons rien en ayant l'air perpétuellement de la porter en terre. Et pendant que les soldats partent à l'assaut avec leur baïonnette, les femmes ont le devoir de les attendre avec un front serein.

— Mais moi non plus !

— Evidemment... Et puis autour de moi on a tellement insisté... que, pour avoir la paix, j'ai cédé. D'ailleurs, en m'accompagnant, mon mari a fait un énorme sacrifice. Il voulait rester... Mais, que voulez-vous, quand de tous les côtés on vous téléphone :

« Vous ne pouvez pas rester, c'est insensé !... Vous seriez seule, vous seriez libre ! Mais vous n'avez pas le droit, étant donnée la situation très en vue de votre mari de l'exposer à être pris en cas de malheur comme otage... etc... » Au fond, c'est assez juste, n'est-ce pas ?

— Tout à fait juste. Moi, je dois avouer que je n'ai pas eu une minute d'émotion. D'ailleurs, ce genre de choses ne m'arrivera pas : d'autant qu'avec mon caractère de gare qui prenait tout mon temps je n'avais guère le loisir de me préoccuper de tout cela. J'ai même été stupéfaite quand on m'a parlé de quitter Paris. Mes parents m'ont télégraphié trois fois de Dieppe de venir les rejoindre... J'ai haussé les épaules... Et je vous affirme que si j'avais eu mon mari avec moi, je n'aurais pas bougé... Mais mon mari est

— Mais moi non plus !

— Evidemment... Et puis autour de moi on a tellement insisté... que, pour avoir la paix, j'ai cédé. D'ailleurs, en m'accompagnant, mon mari a fait un énorme sacrifice. Il voulait rester... Mais, que voulez-vous, quand de tous les côtés on vous téléphone :

« Vous ne pouvez pas rester, c'est insensé !... Vous seriez seule, vous seriez libre ! Mais vous n'avez pas le droit, étant donnée la situation très en vue de votre mari de l'exposer à être pris en cas de malheur comme otage... etc... » Au fond, c'est assez juste, n'est-ce pas ?

— Tout à fait juste. Moi, je dois avouer que je n'ai pas eu une minute d'émotion. D'ailleurs, ce genre de choses ne m'arrivera pas : d'autant qu'avec mon caractère de gare qui prenait tout mon temps je n'avais guère le loisir de me préoccuper de tout cela. J'ai même été stupéfaite quand on m'a parlé de quitter Paris. Mes parents m'ont télégraphié trois fois de Dieppe de venir les rejoindre... J'ai haussé les épaules... Et je vous affirme que si j'avais eu mon mari avec moi, je n'aurais pas bougé... Mais mon mari est

— Mais moi non plus !

— Evidemment... Et puis autour de moi on a tellement insisté... que, pour avoir la paix, j'ai cédé. D'ailleurs, en m'accompagnant, mon mari a fait un énorme sacrifice. Il voulait rester... Mais, que voulez-vous, quand de tous les côtés on vous téléphone :

« Vous ne pouvez pas rester, c'est insensé !... Vous seriez seule, vous seriez libre ! Mais vous n'avez pas le droit, étant donnée la situation très en vue de votre mari de l'exposer à être pris en cas de malheur comme otage... etc... » Au fond, c'est assez juste, n'est-ce pas ?

— Tout à fait juste. Moi, je dois avouer que je n'ai pas eu une minute d'émotion. D'ailleurs, ce genre de choses ne m'arrivera pas : d'autant qu'avec mon caractère de gare qui prenait tout mon temps je n'avais guère le loisir de me préoccuper de tout cela. J'ai même été stupéfaite quand on m'a parlé de quitter Paris. Mes parents m'ont télégraphié trois fois de Dieppe de venir les rejoindre... J'ai haussé les épaules... Et je vous affirme que si j'avais eu mon mari avec moi, je n'aurais pas bougé... Mais mon mari est

JOURS DE GUERRE

AOUT 1914

— Vous ?

— Moi !

Madame et son amie Thérèse se sont pris les malins avec une joie véritable. Elles sont en costume de voyage : souflets légers, petit chapeau, gants de couleur, et on ne saurait point de s'étonner. Se retrouver ainsi, sous un beau ciel, près de la mer, quand, depuis une semaine on s'était perdus de vue... Vraiment, le hasard est prodigieux ! Au fond, la chose est-elle aussi surprenante ? Arrivées de la veille, elles ont croisé déjà bien des visages de connaissances. Madame, la première, exprime sa pensée :

— Je n'en reviens pas ! Tous ces gens se sont sauvés comme s'ils avaient le diable aux trousses !

Thérèse (renchérit) :

— Et ce train ! Si vous avez vu ! Nous avons voyagé douze dans un compartiment de secondes ! J'ai dû laisser mes valises à la gare... C'était une bousculade !... Et pourquoi ? Je vous le demande ?

— Oui, pourquoi ?... Et trente heures de trajet ! Moi, je n'ai rien pu apporter. J'ai juste ce que j'ai sur moi...

— Avez-vous au moins trouvé à vous loger ?

— Non... Je cherche...

— Cherchons ensemble, voulez-vous, on m'a indiqué des adresses...

Elles remontrèrent le boulevard de la Plage. Tout en causant, Thérèse laissa imperceptiblement la tête :

— Vous avez vu ? Les Ricard ?

— Oui, oui. Mais tout à l'heure j'ai croisé les Platel, Mme Derigny, son mari, ses deux fils, la grand-mère... Ils ont fait semblant de ne pas me voir... Je n'ai pas insisté...

— Ils sont gênés... Un départ pareil, c'est une véritable fuite !... Moi, je ne voulais pas partir.

— Mais moi non plus !

— Evidemment... Et puis autour de moi on a tellement insisté... que, pour avoir la paix, j'ai cédé. D'ailleurs, en m'accompagnant, mon mari a fait un énorme sacrifice. Il voulait rester... Mais, que voulez-vous, quand de tous les côtés on vous téléphone :

« Vous ne pouvez pas rester, c'est insensé !... Vous seriez seule, vous seriez libre ! Mais vous n'avez pas le droit, étant donnée la situation très en vue de votre mari de l'exposer à être pris en cas de malheur comme otage... etc... » Au fond, c'est assez juste, n'est-ce pas ?

— Tout à fait juste. Moi, je dois avouer que je n'ai pas eu une minute d'émotion. D'ailleurs, ce genre de choses ne m'arrivera pas : d'autant qu'avec mon caractère de gare qui prenait tout mon temps je n'avais guère le loisir de me préoccuper de tout cela. J'ai même été stupéfaite quand on m'a parlé de quitter Paris. Mes parents m'ont télégraphié trois fois de Dieppe de venir les rejoindre... J'ai haussé les épaules... Et je vous affirme que si j'avais eu mon mari avec moi, je n'aurais pas bougé... Mais mon mari est

— Mais moi non plus !

— Evidemment... Et puis autour de moi on a tellement insisté... que, pour avoir la paix, j'ai cédé. D'ailleurs, en m'accompagnant, mon mari a fait un énorme sacrifice. Il voulait rester... Mais, que voulez-vous, quand de tous les côtés on vous téléphone :

« Vous ne pouvez pas rester, c'est insensé !... Vous seriez seule, vous seriez libre ! Mais vous n'avez pas le droit, étant donnée la situation très en vue de votre mari de l'exposer à être pris en cas de malheur comme otage... etc... » Au fond, c'est assez juste, n'est-ce pas ?

— Tout à fait juste. Moi, je dois avouer que je n'ai pas eu une minute d'émotion. D'ailleurs, ce genre de choses ne m'arrivera pas : d'autant qu'avec mon caractère de gare qui prenait tout mon temps je n'avais guère le loisir de me préoccuper de tout cela. J'ai même été stupéfaite quand on m'a parlé de quitter Paris. Mes parents m'ont télégraphié trois fois de Dieppe de venir les rejoindre... J'ai haussé les épaules... Et je vous affirme que si j'avais eu mon mari avec moi, je n'aurais pas bougé... Mais mon mari est

— Mais moi non plus !

— Evidemment... Et puis autour de moi on a tellement insisté... que, pour avoir la paix, j'ai cédé. D'ailleurs, en m'accompagnant, mon mari a fait un énorme sacrifice. Il voulait rester... Mais, que voulez-vous, quand de tous les côtés on vous téléphone :

« Vous ne pouvez pas rester, c'est insensé !... Vous seriez seule, vous seriez libre ! Mais vous n'avez pas le droit, étant donnée la situation très en vue de votre mari de l'exposer à être pris en cas de malheur comme otage... etc... » Au fond, c'est assez juste, n'est-ce pas ?

— Tout à fait juste. Moi, je dois avouer que je n'ai pas eu une minute d'émotion. D'ailleurs, ce genre de choses ne m'arrivera pas : d'autant qu'avec mon caractère de gare qui prenait tout mon temps je n'avais guère le loisir de me préoccuper de tout cela. J'ai même été stupéfaite quand on m'a parlé de quitter Paris. Mes parents m'ont télégraphié trois fois de Dieppe de venir les rejoindre... J'ai haussé les épaules... Et je vous affirme que si j'avais eu mon mari avec moi, je n'aurais pas bougé... Mais mon mari est

— Mais moi non plus !

— Evidemment... Et puis autour de moi on a tellement insisté... que, pour avoir la paix, j'ai cédé. D'ailleurs, en m'accompagnant, mon mari a fait un énorme sacrifice. Il voulait rester... Mais, que voulez-vous, quand de tous les côtés on vous téléphone :

« Vous ne pouvez pas rester, c'est insensé !... Vous seriez seule, vous seriez libre ! Mais vous n'avez pas le droit, étant donnée la situation très en vue de votre mari de l'exposer à être pris en cas de malheur comme otage... etc... » Au fond, c'est assez juste, n'est-ce pas ?

— Tout à fait juste. Moi, je dois avouer que je n'ai pas eu une minute d'émotion. D'ailleurs, ce genre de choses ne m'arrivera pas : d'autant qu'avec mon caractère de gare qui prenait tout mon temps je n'avais guère le loisir de me préoccuper de tout cela. J'ai même été stupéfaite quand on m'a parlé de quitter Paris. Mes parents m'ont télégraphié trois fois de Dieppe de venir les rejoindre... J'ai haussé les épaules... Et je vous affirme que si j'avais eu mon mari avec moi, je n'aurais pas bougé... Mais mon mari est

— Mais moi non plus !

— Evidemment... Et puis autour de moi on a tellement insisté... que, pour avoir la paix, j'ai cédé. D'ailleurs, en m'accompagnant, mon mari a fait un énorme sacrifice. Il voulait rester... Mais, que voulez-vous, quand de tous les côtés on vous téléphone :

« Vous ne pouvez pas rester, c'est insensé !... Vous seriez seule, vous seriez libre ! Mais vous n'avez pas le droit, étant donnée la situation très en vue de votre mari de l'exposer à être pris en cas de malheur comme otage... etc... » Au fond, c'est assez juste, n'est-ce pas ?

— Tout à fait juste. Moi, je dois avouer que je n'ai pas eu une minute d'émotion. D'ailleurs, ce genre de choses ne m'arrivera pas : d'autant qu'avec mon caractère de gare qui prenait tout mon temps je n'avais guère le loisir de me préoccuper de tout cela. J'ai même été stupéfaite quand on m'a parlé de quitter Paris. Mes parents m'ont télégraphié trois fois de Dieppe de venir les rejoindre... J'ai haussé les épaules... Et je vous affirme que si j'avais eu mon mari avec moi, je n'aurais pas bougé... Mais mon mari est

— Mais moi non plus !

— Evidemment... Et puis autour de moi on a tellement insisté... que, pour avoir la paix, j'ai cédé. D'ailleurs, en m'accompagnant, mon mari a fait un énorme sacrifice. Il voulait rester... Mais, que voulez-vous, quand de tous les côtés on vous téléphone :

« Vous ne pouvez pas rester, c'est insensé !... Vous seriez seule, vous seriez libre ! Mais vous n'avez pas le droit, étant donnée la situation très en vue de votre mari de l'exposer à être pris en cas de malheur comme otage... etc... » Au fond, c'est assez juste, n'est-ce pas ?

— Tout à fait juste. Moi, je dois avouer que je n'ai pas eu une minute d'émotion. D'ailleurs, ce genre de choses ne m'arrivera pas : d'autant qu'avec mon caractère de gare qui prenait tout mon temps je n'avais guère le loisir de me préoccuper de tout cela. J'ai même été stupéfaite quand on m'a parlé de quitter Paris. Mes parents m'ont télégraphié trois fois de Dieppe de venir les rejoindre... J'ai haussé les épaules... Et je vous affirme que si j'avais eu mon mari avec moi, je n'aurais pas bougé... Mais mon mari est

— Mais moi non plus !

— Evidemment... Et puis autour de moi on a tellement insisté... que, pour avoir la paix, j'ai cédé. D'ailleurs, en m'accompagnant, mon mari a fait un énorme sacrifice. Il voulait rester... Mais, que voulez-vous, quand de tous les côtés on vous téléphone :

« Vous ne pouvez pas rester, c'est insensé !... Vous seriez seule, vous seriez libre ! Mais vous n'avez pas le droit, étant donnée la situation très en vue de votre mari de l'exposer à être pris en cas de malheur comme otage... etc... » Au fond, c'est assez juste, n'est-ce pas ?

— Tout à fait juste. Moi, je dois avouer que je n'ai pas eu une minute d'émotion. D'ailleurs, ce genre de choses ne m'arrivera pas : d'autant qu'avec mon caractère de gare qui prenait tout mon temps je n'avais guère le loisir de me préoccuper de tout cela. J'ai même été stupéfaite quand on m'a parlé de quitter Paris. Mes parents m'ont télégraphié trois fois de Dieppe de venir les rejoindre... J'ai haussé les épaules... Et je vous affirme que si j'avais eu mon mari avec moi, je n'aurais pas bougé... Mais mon mari est

— Mais moi non plus !

— Evidemment... Et puis autour de moi on a tellement insisté... que, pour avoir la paix, j'ai cédé. D'ailleurs, en m'accompagnant, mon mari a fait un énorme sacrifice. Il voulait rester... Mais, que voulez-vous, quand de tous les côtés on vous téléphone :

« Vous ne pouvez pas rester, c'est insensé !... Vous seriez seule, vous seriez libre ! Mais vous n'avez pas le droit, étant donnée la situation très en vue de votre mari de l'exposer à être pris en cas de malheur comme otage... etc... » Au fond, c'est assez juste, n'est-ce pas ?

— Tout à fait juste. Moi, je dois avouer que je n'ai pas eu une minute d'émotion. D'ailleurs, ce genre de choses ne m'arrivera pas : d'autant qu'avec mon caractère de gare qui prenait tout mon temps je n'avais guère le loisir de me préoccuper de tout cela. J'ai même été stupéfaite quand on m'a parlé de quitter Paris. Mes parents m'ont télégraphié trois fois de Dieppe de venir les rejoindre... J'ai haussé les épaules... Et je vous affirme que si j'avais eu mon mari avec moi, je n'aurais pas bougé... Mais mon mari est

— Mais moi non plus !

— Evidemment... Et puis autour de moi on a tellement insisté... que, pour avoir la paix, j'ai cédé. D'ailleurs, en m'accompagnant, mon mari a fait un énorme sacrifice. Il voulait rester... Mais, que voulez-vous, quand de tous les côtés on vous téléphone :

« Vous ne pouvez pas rester, c'est insensé !... Vous seriez seule, vous seriez libre ! Mais vous n'avez pas le droit, étant donnée la situation très en vue de votre mari de l'exposer à être pris en cas de malheur comme otage... etc... » Au fond, c'est assez juste, n'est-ce pas ?

— Tout à fait juste. Moi, je dois avouer que je n'ai pas eu une minute d'émotion. D'ailleurs, ce genre de choses ne m'arrivera pas : d'autant qu'avec mon caractère de gare qui prenait tout mon temps je n'avais guère le loisir de me préoccuper de tout cela. J'ai même été stupéfaite quand on m'a parlé de quitter Paris. Mes parents m'ont télégraphié trois fois de Dieppe de venir les rejoindre... J'ai haussé les épaules... Et je vous affirme que si j'avais eu mon mari avec moi, je n'aurais pas bougé... Mais mon mari est

— Mais moi non plus !

— Evidemment... Et puis autour de moi on a tellement insisté... que, pour avoir la paix, j'ai cédé. D'ailleurs, en m'accompagnant, mon mari a fait un énorme sacrifice. Il voulait rester... Mais, que voulez-vous, quand de tous les côtés on vous téléphone :

« Vous ne pouvez pas rester, c'est insensé !... Vous seriez seule, vous seriez libre ! Mais vous n'avez pas le droit, étant donnée la situation très en vue de votre mari de l'exposer à être pris en cas de malheur comme otage... etc... » Au fond, c'est assez juste, n'est-ce pas ?

BOUILLON DUVAL EN CUBES VERTS

317, Rue de Belleville - Paris

Envoi franco 8 échantillons avec Bon-Prime contre 0 fr. 60.

CINZANO
VERMOUTH

Les pages de Madame

Croquis de la Semaine



Jours ensoleillés

Nous avons grelotté presque tout avril, emmitoufflés tardivement dans nos fourrures dissimulant nos chapeaux foncés et nos robes non moins foncées, sous nos parapluies et nos imperméables. Une seule journée ensoleillée et diède fait éclorre les fraîches parures printanières; peut-être aussi plus que le soleil, est-ce la venue de pas mal de permissionnaires qui nous valent cette recrudescence de coquetterie? Car toutes les femmes, sœurs et amies, font assaut d'élégance pour eux, et partout on voit de pimpantes robes combinées avec soin pour le jour de cette permission tant escomptée!

Le tailleur sombre ne va plus avec les idées; la robe couleur de muraille est trop simple pour fêter le cher permissionnaire. Les petites robes chaires aux coloris gris, en taffetas froufroutant, sortent de l'armoire: elles sont adorables en leur petit aspect 1830...

La première au haut de la page, à gauche, est en taffetas à carreaux cerise et blanc; elle est gentiment drôlette avec ses manches à gigot et sa ceinture de ruban à la Mini Pinson; une capeline de crêpe français à bord badiné, d'un ton ficelle, l'accompagne.

La seconde robe est plus classique; elle est en shantung rose avec col et parements de shantung marine. Le chapeau de liséré marine, très enlevé, est crânement piqué d'un gros nœud de ruban rose fané comme la robe. Ce ton rose un peu mauve, évoquant le ton délicat des cyclamens sauvages, est, du reste, la mode des modes; il a l'avantage d'être seyant également aux brunes et aux blondes.

Le modèle évoqué à droite vous montre une des robes à succès de la saison. Sur la jupe de taffetas vieux bleu, esquissant par le seul juponage à volants un effet de crinoline, se détache une sorte de corsage-casaque en mousseline de soie teinte sable. Autour des hanches, une légère broderie, au point de chaînette en soie bleu, avec des rubans ombrés vieux bleu qui coupent la casaque de façon originale. Une collette de tulle plissé ou gaufré entoure le cou.

Le dernier modèle est plus estival. Il est en organdi imprimé ou en sainte mousseline de communiant; le corsage, uni, est croisé à la vierge; la jupe est toute mousseuse de volants festonnés. Peut-être trouverez-vous dans les robes de vos aïeules, si vous habitez la campagne ou la province, où l'on a la place de conserver toutes ces vieilles et belles choses, ces volants festonnés, sinon vous pourrez entreprendre cet ouvrage pour les longues journées de travail et de solitude au jardin!... Mais si vous n'avez ni le temps, ni le courage de le faire, on fait de fort jolies broderies genre ancien, simulant, à s'y méprendre, la broderie à la main; et en ces temps de misère et de tristesse, on a un peu honte d'entreprendre pour soi un travail de longue haleine...

Jeanne Farnant.

CORRESPONDANCE

Madeleine de N... — Un tissu souple vous habillera mieux.
 Petite mouton... — Faites la en toile écru ou bleu avec blouse de linon blanc.
 Mlle de N... — Bleu de voile bleu, rose ou blanc.
 Coquette... — Oui, on porte beaucoup de canotiers chapeliers.



THÉÂTRES

À l'Opéra. — A la matinée d'aujourd'hui, *l'Etranger*, action musicale en deux actes de M. Vincent d'Indy; *Thaïs* (acte II, premier tableau), de J. Massenet; *Carême-Prenant*, concert du dix-septième siècle.

L'orchestre sera dirigé par MM. Henri Büsser et Gabriel Grovlez.

Les recettes sont satisfaisantes. — Les recettes des théâtres parisiens ont été superbes pendant la semaine pascale. La Comédie-Française a connu sa journée la plus forte depuis sa réouverture avec la centième de la *Marche nuptiale*, de M. Henry Batallie. Quant à l'Opéra, il a fait 12.000 francs avec *Faust*, ce qui confirme que l'œuvre de Gounod assure toujours une recette excellente.

Au Vaudeville. — Si vous n'avez pas vu *Mariste*, le héros de *Cubico*, redevenu lui-même dans une action moderne, hâtez-vous ! Malgré le succès prodigieux qu'il obtient tous les jours, malgré l'affluence de la foule qui ne se lasse pas de l'applaudir, le bon colosse va céder la place à *Jules César*, la plus merveilleuse reconstitution historique qu'on ait jamais vue et que, seul, peut réaliser le cinéma avec les moyens dont il dispose. Ce film a coûté plus d'un million. Ce sont les dernières de *Mariste* !

Aux Capucines. — Aujourd'hui jeudi, matinée à 2 h. 1/2 : *Ca pousse ! Mon amie fait du théâtre ; Cinq minutes, s.v.p.* avec toute la brillante distribution du soir : miss Campton, M. Berthez, Miles Mérindol et Saint-Bonnet en tête.

Au Théâtre des Champs-Élysées anciens et Concerts-Rouge réunis. — Aujourd'hui, à 2 heures, le *Népt amoureux*, de M. de Guille, de Lully. *La Foire de Guibray* (parade de 1714), conférence par M. Julien Tiersot. L'orchestre sous la direction de M. Joseph Jemain.

Aux Concerts-Rouge. — A 20 h. 30, *Symphonie* (Schumann); *Concerto pour piano* (Grieg), par M. A. Brailowsky; *Quintette* (Beethoven), pour piano et instruments à vent; etc.

JEUDI 27 AVRIL

La matinée

Opéra. — A 2 h. 1/2, le *Carême-Prenant*, *l'Etranger*, *Thaïs*.
Comédie-Française. — A 1 h. 30, le *Mariage de Figaro*.
Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Phryné*, le *Jongleur de Notre-Dame*, *Lumière et papillons*.
Odéon. — A 2 heures, *Tricouche et Cacole*.
Théâtre-Lyrique. — A 2 h. 15, la *Traviata*.
 Même spectacle que le soir : *Antoine*, 2 h. 30 : *Apollo*, 2 h.; *Athénée*, 2 h. 30 : *Bouffes-Parisiens*, 2 h. 15 : *Châtelet*, 2 h.; *Cluny*, 2 h. 15 : *Déjazet*, 2 h. 30 : *Gaité-Lyrique*, 2 h. 30 : *Grand-Guignol*, 2 h. 45 : *Gymnase*, 2 h. 50 : *Théâtre Michel*, 2 h. 30 : *Porte-Saint-Martin*, 2 h.; *Palais-Royal*, 2 h. 30 : *Réjane*, 2 h. 30 : *Renaissance*, 2 h. 50 : *Sarah-Bernhardt*, 2 h.; *Variétés*, 2 h.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — (Voir programme soirée.)
Gaumont-Palace. — A 2 h. 20, (Voir programme soirée.)
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — (Voir programme soirée.)
Omnia-Palace (à côté des Variétés). — (Voir programme soirée.)
Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30, (Voir programme soirée.)
Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

La soirée

Comédie-Française. — A 8 h. 30, *les Rantzau*.
Opéra-Comique. — *Relâche*.
Odéon. — A 8 heures, *Fédora*.
Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *l'Homme qui assassina*.
Ambigu. — A 8 h. 30, jeudi, soirée; sam., dim., mat. et soir.
Ma tante d'Honfleur.
Apollo. — A 8 h. 15, *Madame Boniface*.
Athénée. — A 8 h. 30, *Théodore et Cie*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Polash et Perlmutter*.
Capucines (tel. 455-40). — A 8 h. 30, (a pousse) revue; *Mon amie fait du théâtre ; Cinq minutes, s.v.p.*
Châtelet. — Matinée jeudi et dim. 2 heures. Soirée sam. et dim., 7 h. 50, les *Enfants d'une petite Française*.
Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30, le *Contrôleur des wagons-lits*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *Alauteme*, *Péché de jeunesse*, le *Document 528 V*, etc.
Gymnase. — A 8 h. 50, le *Rubicon*.
Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, jeudi mat. et soir., sam., dim., mat. et soirée, la *Femme nue*.
Théâtre Réjane. — A 8 heures, *Zaza*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Petit Café*.
Renaissance. — A 8 h. 30, *Une nuit de nocces*.
Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *l'Atgion*.
Théâtre-Lyrique. — A 8 h. 15, les *Cloues de Corneville*.
Variétés. — A 8 heures, le *Dindon*.

Vaudeville. — A 8 h. 30, *Maciste et l'expédition du capitaine Williamson*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-68). — A 2 h. 30 et à 8 h. 30, attractions sensationnelles. *L'Œuf de Pâques de 1916* (six tableaux).
Gaumont-Palace. — Continuation des représentations de *l'Angélique de la victoire*.
 En dernière actualité : *Le débarquement des troupes russes à Marbourg et la réception de nos glorieux Alliés par les régiments de la ville*.
 Location 4, rue Furet, de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.
Omnia-Palace. — *La folie Fille des bois*; les *Mystères de la Malte verte*; août 1914 (Max Linder). Actualités militaires.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.
Tivoli-Cinéma. — *L'Angélique de la victoire*; *Costumes et danses espagnoles*; la *Malte verte* (suite des *Mystères*).

La Bourse de Paris

DU 26 AVRIL 1916

Le marché maintient toute sa fermeté des séances précédentes. Le groupe des fonds d'Etat, celui de nos rentes, notamment, est parmi les plus favorisés. C'est ainsi que notre 3 0/0 perpétuel s'avance de 82,60 à 82,80, en même temps que le 5 0/0 maintient tout le bénéfice de sa hausse de la veille.

Du côté des fonds étrangers, l'Extérieure s'améliore également à 91,30, rependant que le Russe 1906 passe à 88, au lieu de 87,50.

Aux sociétés de crédit, notons la reprise de la Banque de France à 4.725, et quelques points de hausse sur le Crédit Lyonnais à 1.055.

Grands Chemins français calmes, mais soutenus. Bonnes tendances également des lignes espagnoles.

Les caennaises restent fort bien disposées.

En banque, notons parmi les industrielles russes une nouvelle avance de la Toulka à 1.090.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,30; Suisse, 411 1/2; Amsterdam, 204 1/2; Pétersbourg, 186; New-York, 563; Italie, 92 1/2; Barcelone, 561.

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Rétablissement partiel du service de voitures automobiles à la gare de Paris-Quai d'Orsay. — A l'approche de la saison des voyages, la Compagnie d'Orléans vient de rétablir en partie son service de voitures automobiles de la gare de Paris-Quai d'Orsay à domicile ou vice versa.

Les voyageurs peuvent donc recourir de nouveau à ce moyen de transport qui, avant la guerre, avait reçu toute leur faveur.

Il est donné satisfaction aux commandes dans l'ordre de leur réception et dans la limite des ressources disponibles.

VICHY L'HOTEL MAJESTIC

et ses nombreuses annexes

assurent à leurs hôtes le maximum de confort

TAILLEURS

réclame: ROSES depuis... 150 fr.
 120 fr. BLOUSE réclame 50 fr.
 BLANCHARD, 3, Faub. St-Honoré.

POITRINE

Ordre, Beauté, Fermeté et Reconstitution par la préparation SVELTA, succès garanti, 3 fr. 50. Mme Polman, 13, rue des Martyrs, Paris. (Notice).

MESDAMES

apprenez infirmière, manœuvre, pédicure, coiffure, massage médical. Prix réduits. Diplômes. Grande Ecole américaine, 190, r. de Rivoli.

LEÇONS AUTO

particulières. Prépare au brevet militaire. Garage BOB WALTER, 156, avenue Malakoff, Paris.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.
 Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumera.

SAVON TRICAP

SANS RIVAL

POUR BLANCHIR et ADOUCIR la PEAU

ASTHME
 Soulagement et Guérison
 par les Cigarettes ou le Poudre
 2 fr. la Boîte J. ESPIC
 5 rue la signifière de J. ESPIC

PURETÉ DU TEINT
 Étendu d'eau la
LAIT ANTÉPHÉLIQUE
 ou Lait Candès
 Dépouillé, Tonique, Désinfectant, dissipe
 Eczéma, Rougeurs, Rides précoce, Angélique,
 Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau
 au visage claire et unie. — A l'usage pur,
 il enlève, ou la saie, Masque et
 Taches de rousseur.
 Il date de 1848
 CANDÈS, Paris.

Maladies de la Femme

La femme qui voudra éviter les Maux de tête, la Migraine, les Vertiges, les Maux de reins qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières, sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui proviennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée en temps utile, car les pires maux l'attendent.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est composée de plantes inoffensives sans aucun poison, et toute femme soucieuse de sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage. Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et décongestionner les différents organes. Elle fait disparaître et empêche, du même coup, les Maladies intérieures, les Métrites, Fibromes, Tumeurs, Cancers, Hémorragies, Pertes blanches, les Varices, Phlébites, Hémorroïdes, sans compter les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs, qui en sont toujours la conséquence. Au moment du Retour d'âge, la femme devra encore faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, et éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la disparition d'une formation qui a duré si longtemps.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies, 3 fr. 25 le flacon, 4 fr. 35 franco gare. Les 3 flacons 11 fr. 25 franco, contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen. (Notice contenant renseignements gratuits) (80)

FICHELETON D'EXCELSIOR DU 27 AVRIL 1916

35

Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

CHAPITRE XXXI

La résurrection de Lison

Tante Félicie, la première, reprit le train vers la France. Elle n'avait jamais quitté le Mas des Oiseaux et ne pouvait vivre longtemps loin de lui. Lison et Robert lui promirent de la rejoindre dès le printemps, après être passés par Paris. Pour l'instant, ils restaient au chalet « Joli-Séjour » dont le docteur leur abandonnait la location.

Quant à ce dernier, Robert, un soir, l'accompagna seul à la gare. Lison n'était pas encore assez vaillante pour sortir après le dîner.

Il désirait du reste parler en particulier au médecin, ayant à régler avec lui tant de questions diverses.

Il avait besoin de savoir d'abord ce qu'il devait

rendre au libérateur et au sauveur de Lison pour tous les frais qu'il avait pu faire.

Mais le bon médecin ne voulut rien accepter. Il ne consentit à indiquer à peu près la somme que lorsque Robert eut pris l'engagement de la verser, non à lui, mais à la Croix-Rouge de Genève, pour les prisonniers français mutilés et rapatriés.

— J'ai trop longtemps cru au génie de l'Allemagne, dit le docteur Weiss. Je dois une réparation aux Français, maintenant que mes yeux sont véritablement ouverts.

Il ne fut pas possible de lui faire abandonner cette volonté.

Robert aussi désirait avoir des précisions sur le sort de son enfant.

Il n'osait point en parler devant Lison, car il comprenait qu'il y avait là un mystère. Il ne fallait pas essayer de l'éclaircir lorsqu'elle était présente.

Mais, entre hommes, et en s'adressant à quelqu'un de courageux, le docteur pouvait dire toute la vérité.

Et Robert la sut, cette vérité.

Il apprit que Mandel avait enlevé son fils avec l'autorisation du gouverneur de Zwickau. L'enfant, à présent, était peut-être déjà à Francfort.

Le docteur Weiss n'avait rien pu faire pour empêcher un tel crime.

— Mais vous avez sauvé la mère, dit Robert.

— C'est à moi maintenant d'essayer de retrouver le fils qu'elle m'a donné.

— Sans doute, après la guerre fit le médecin.

— Non ! s'écria Robert avec décision : tout de suite !

— Ils sont bien forts, en Allemagne !

— On le croyait mais, nous autres, les Français, nous leur avons prouvé que non !

CHAPITRE XXXII

Où Frieda revient en scène

Depuis le départ du bon docteur, Lison et Robert étaient installés au chalet « Joli-Séjour » et y menaient la même existence paisible qu'ils avaient connue au début de leur mariage dans la villa de Meudon.

Lison, petit à petit, reprenait ses forces. Elle commençait même à faire quelques excursions sur les rives du lac enchanteur. Ou bien encore, certains jours, elle allait avec Robert, par les grands bateaux à vapeur, jusqu'à Vevey ou à Lausanne.

Elle aimait ces courtes navigations en contemplant des paysages aimables, sur des flots calmes, ou il n'y avait pas de pirates allemands pour troubler son bonheur.

Souvent elle parlait avec son mari de cet enfant qu'elle ne connaissait point et qui pourtant était bien à elle. Elle ajoutait foi entièrement à la version que le docteur Weiss lui avait donnée pour expliquer sa disparition.

Elle s'attendait même un jour ou l'autre à en recevoir des nouvelles, puisque, paraît-il, il était en sûreté chez de braves gens.

Mais trouvaient bien moyen, une fois, de faire passer une lettre destinée au médecin, et celui-ci la lui transmettait tout de suite.

Elle se considérait comme une maman qui a son fils en nourrice, et qui le reprendrait à une prochaine saison.

Robert, lui, n'avait pas sa confiance, puisqu'il savait la vérité. Ce secret à supporter seul lui pesait lourdement, et il formait dans sa tête mille projets afin de pouvoir reprendre son enfant.

ECLAT DES YEUX
par le **Vif Kaïr**
il intrigue souvent les personnes qui en admirent l'effet sans connaître le produit qui l'a causé.
Inoffensif. Fait disparaître taches et rougeurs de l'œil.
Flacon d'essai, franco, contre mandat : 2 fr. 50.
PARFUMERIE DE L'EDEN, 37, passage Jouffroy, Paris.

Roi
des Corsets
Son Altesse corset **J.T.C.**
Ses formes nouvelles
Pour la mode actuelle.
En vente **AU BON MARCHÉ, Paris**

Amateurs de bon café
assurez-vous
préparation parfaite
arôme concentré
économie d'un quart
avec le nouveau filtre double
LE TONNEAU brev. S. G. D. G.
Notice explicative gratis. Envoi de l'appareil franco contre mandat de 1 fr. 50.
VOISIN, 8, rue Rempart-d'Alsace, Lyon

MONTRE-BRACELET
REMBOURSABLE
EN ESPÈCES
Demandez Notice B gratuite.
La MONTRE-BRACELET, 11, Cité Trévise, Paris.
Turc Unifié, Rente Autr.-Hongr. Bulg.
Achète au comptant coupons. Simon, 49, rue Lafayette.

AGRÉABLES SOIREEES
DISTRACTIONS des POILUS
PREPARANT à FETER la VICTOIRE
Curieux Catalogue (envoi gratis),
par la Société de la Gaîté Française,
88, r. du Faubourg St-Denis, Paris (10-11).
Farces, Physique, Anecdotes, Propos Gais,
Art de Plaire, Hypnotisme, Sciences occultes, Chansons et
Monologues de la Guerre, Hygiène et Santé. Librairie spéciale.

SÉCIELEMENT CRÉES
POUR LES ENVOIS SUR LE FRONT
petites boîtes picnic
Amieux Frères
195 GRAM.
230 GRAM.
PÂTES, GALANTINES
& TOUTES VIANDES FROIDES

MAUX D'ESTOMAC

Digestions pénibles
Tiraillements
Pesanteurs
Migraines
Insomnies

tous ces maux, provoqués par un mauvais fonctionnement de l'appareil digestif, disparaissent en quelques jours grâce au régime du délicieux Phoscao.
Ce merveilleux aliment végétal contient les éléments indispensables à la nutrition des organismes fatigués. Il régénère le sang et fortifie le système nerveux. C'est pourquoi les médecins sont unanimes à en conseiller l'usage aux

Anémiques
Convalescents
Surmenés

Le Phoscao, dont le goût est délicieux, constitue l'aliment idéal des vieillards.
Il ne constipe pas et sa préparation est instantanée.
Le Phoscao est admis dans les hôpitaux militaires.

ENVOI GRATUIT D'UNE BOITE-ÉCHANTILLON
Écrire à l'Administration de

PHOSCAO

2, Rue Frédéric-Bastiat, Paris (8*)
EN VENTE : Pharmacies et Epiceries.

Dans les boîtes que vous envoyez aux soldats n'oubliez pas de mettre une boîte de Phoscao et une boîte de Croquettes de Phoscao.



Situations

pour **DAMES** et **JEUNES FILLES**

sont offertes par les Ministères, les Chemins de fer, les Banques, etc., comme sténo-dactylo, secrétaire, caissière et aide comptable.

L'ÉCOLE FIGIER

prépare à toutes ces situations le jour, le soir ou chez soi, par correspondance (sans déplacement). Programme et renseignements gratuits, 45 et 51, rue de Rivoli, — 19, Boulevard Poissonnière, — 147, rue de Rennes, Paris.

PROSTATE ET MALADIES DES VOIES URINAIRES

La méthode spéciale de la Clinique et du Laboratoire Urologique de Paris (8, rue du Faubourg-Montmartre) par la cure des maladies de prostate, urètre, vessie, a acquis une réputation mondiale justement méritée. Ce succès sans précédent, en ce qui concerne la guérison de ces redoutables affections si communes et si répandues, n'a nullement lieu de surprendre. Il faut tenir compte, en effet, que cette nouvelle méthode curative, basée sur des données scientifiques extrêmement sérieuses, est le résultat de dix années d'observation et de travaux ininterrompus portant spécialement sur les maladies de prostate, urètre, vessie (prostatite, hypertrophie de la prostate, urétrite, cystite, spermatozoïdite, rétrécissements, inflammation, congestion, engorgement, besoins fréquents, infection, rétention, etc.). La puissance efficace et la haute valeur de cette méthode ne sont plus à démontrer aujourd'hui, sa supériorité sur tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour pour la guérison de ces pénibles affections est incontestable et pleinement prouvée. Elle est absolument inoffensive et facilement applicable par le malade sans perte de temps.

Rappelons que le Laboratoire Urologique de Paris, 8, rue du Faubourg-Montmartre, répond gratuitement aux demandes de consultations qui lui sont adressées par lettres détaillées ou par les malades qui se présentent.

Mais pour l'instant il ne voyait nul moyen pratique.

Avant de tenter un effort quelconque il valait mieux patienter, jusqu'à ce que Lison soit complètement rétablie.

Un soir qu'il rumina ces pensées avant l'heure du dîner, en fumant un cigare, devant le seuil de sa demeure rustique, il vit un commissionnaire de Montreux, qui montait de la ville, et qui s'avançait vers lui.

L'homme tenait un papier à la main portant l'adresse de M. Robert Darney.

Il le prit, et après avoir congédié le messager avec son pourboire, il le lut de suite dans une profonde stupeur.

Car, en jetant les yeux sur la signature, il avait déchiffré le nom de Frieda Brandt, la femme qui avait fait tant de mal à Lison.

L'espionne écrivait :

« Monsieur,

« J'arrive de Paris où j'ai su que vous étiez en Suisse, à Montreux. Ici, à l'hôtel Beau-Rivage, on m'a donné votre adresse. Voulez-vous m'accorder une entrevue immédiate ? Il s'agit de votre enfant !

« Soyez ce soir à 9 heures près de l'embarcadere du bateau à Clarens. Je crois que j'ai une communication intéressante à vous faire.

« FRIEDA BRANDT. »

— Elle vient de Paris ! songea Robert. Cette fille a une audace infernale ! N'importe, je serai à son rendez-vous.

Lison, dans l'intérieur du chalet, surveillait les préparatifs du dîner. Elle n'avait rien vu de la venue du commissionnaire.

Robert résolut de ne pas la tourmenter en l'avertissant de quoi que ce soit.

Il se contenta, le repas fini, de prétexter une forte migraine pour descendre faire un tour jusqu'au bord du lac. Il prit simplement la précaution de glisser, sans être aperçu, un revolver chargé dans sa poche.

Frieda, depuis qu'elle avait quitté Mandel à Zwicken, avait eu une existence particulièrement tourmentée.

Affolée par la disparition de son fiancé, qui avait été officielle peu de temps avant la fuite de Lison, elle avait demandé au « Service » de lui donner de nouveau du travail en France.

Elle était redevenue Suisse, et, avec tous ses papiers en règle, par Genève et Bellegarde, elle était rentrée dans notre pays.

En route, dans une gare, elle avait aperçu par hasard un soldat saxon prisonnier qui balayait sans trop se presser la quai d'un dépôt de charbon.

En cachette, elle avait pu échanger quelques mots avec cet homme.

Il était justement du régiment et de la compagnie de mitrailleuses de Ludwig Bauer, que Frieda ne voulait pas croire perdu.

C'est ainsi qu'elle apprit d'une façon certaine que son fiancé était mort.

C'était à l'attaque des Français en Champagne. Ludwig Bauer dans une position de flancement était posté avec sa mitrailleuse.

Mais il avait d'abord été à moitié enterré par l'écrasement de sa tranchée bouleversée par les obus.

Puis la première vague bleue des Français était passée, suivie d'une seconde, puis d'une troisième.

Les assaillants avaient remis en ordre les travaux de défense pour les retourner face à une contre-attaque.

Ludwig Bauer avait fait de mort en attendant les événements.

Personne ne s'occupait de lui, lorsqu'une rafale de gros obus, venant des canons allemands, était tombée autour de lui. L'un d'eux avait défilé presque contre sa poitrine. Il avait eu la tête emportée. Et tout son corps, en quelque sorte, avait été éparpillé.

Celui qui pouvait raconter cela était à peu de distance, déjà prisonnier des Français, et son témoignage était certain.

— Mais pourquoi Ludwig ne s'est-il pas sauvé avant l'arrivée des ennemis ? demanda Frieda.

— Il ne pouvait pas ! répondit le prisonnier. Il était attaché par une chaîne, avec un cadenas, à sa mitrailleuse !

— Alors c'est vrai ! avait murmuré l'espionne avec horreur, on attache ainsi les nôtres !

Celui qu'elle interrogeait n'avait pu faire qu'un signe de tête d'assentiment, car une sentinelle s'approchait.

Et Frieda s'était sauvée très vite pour rejoindre le wagon qui l'emportait à Paris.

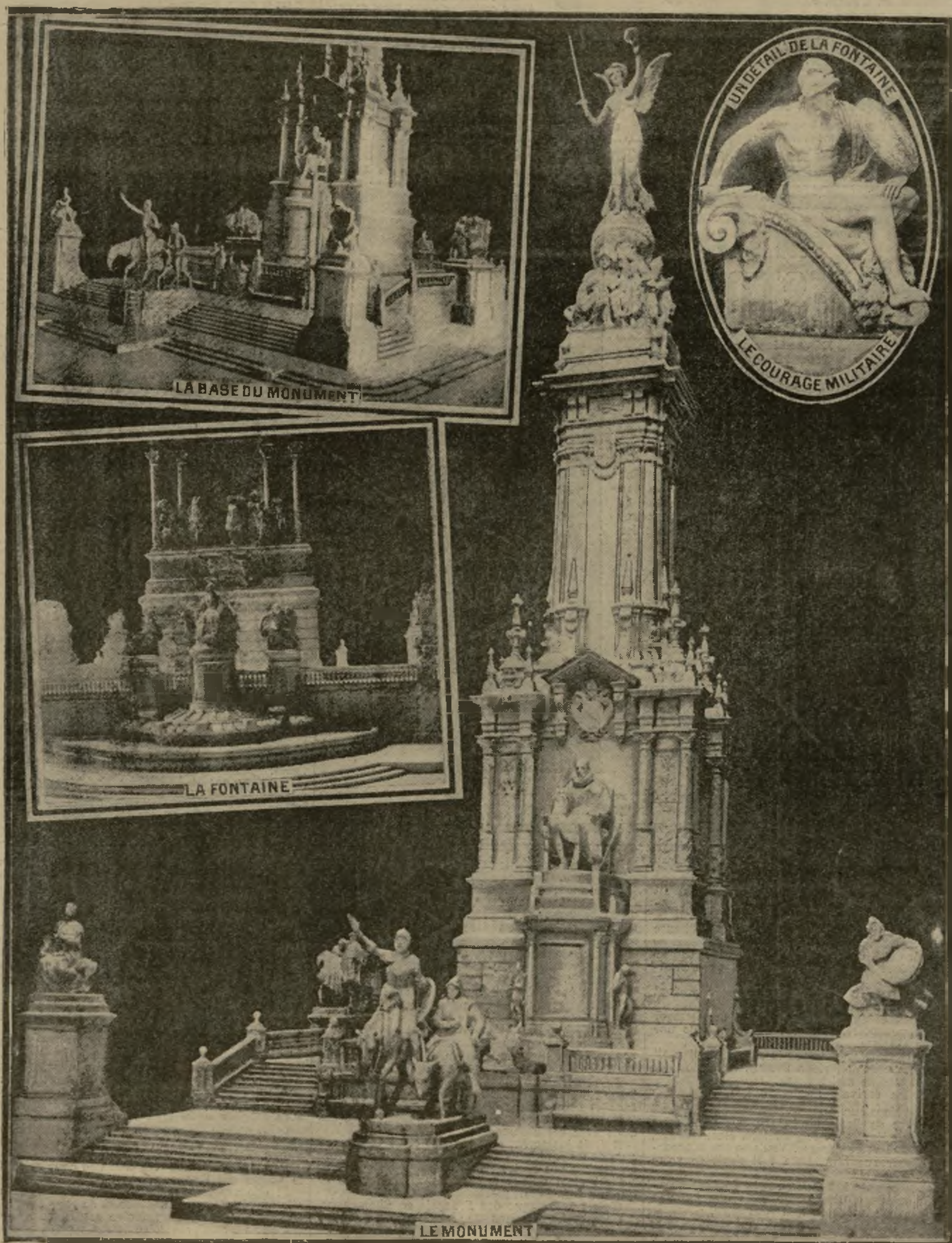
Si elle avait été seule dans son compartiment, elle aurait pleuré de douleur et de rage.

Mais elle avait dû refouler ses larmes. Ce ne fut qu'au terme provisoire de son voyage, une fois enfermée dans sa chambre, qu'elle put donner libre cours à ses sentiments.

Elle était restée deux jours à réfléchir, sans s'occuper de la mission d'espionnage qu'on lui avait confiée.

(A suivre.)

Madrid va ériger un monument à la gloire de Cervantes



A l'occasion des fêtes de Cervantes, Madrid a vu se réunir un jury d'artistes qui a choisi, parmi diverses maquettes, celle qui sera réalisée en un monument digne du grand Espagnol, père de *Don Quixote de la Mancha*. Le projet choisi est signé de l'éminent sculpteur Lorenzo Coullaut Valera et du distingué architecte Rafael Martinez Zapatero. Le monument à la gloire de Cervantes sera érigé place d'Espagne.